

Marie Reine Aghion

LA CHÂTELAINE DE GUINETTE



frs
2 50

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LA CHATELAINÉ DE GUINETTE

CHAPITRE PREMIER

L'AUBAINE

Un dimanche de Juillet, dans la vallée de la Juine...

Comme elle coule bien, la Juine, sous les vertes frondaisons ! Le bois est embaumé. Les fûts blancs des bouleaux se mirent dans la rivière. Au loin, un invisible coucou semble marquer l'heure...

Claudie erre au bord de la rivière, pensive, son front penché vers l'eau à peine ridée par les pattes des gros moustiques flottants... De longues chevelures d'herbes, submergées, étirées longuement par le courant, retiennent son regard.

- Tu vois, murmure-t-elle, enfantine soudain. C'est ici que la fée a plongé. C'est ici qu'elle nage, entre deux eaux...

Mais une voix gronde :

- Claudie, veux-tu m'écouter sérieusement ?

- Mais je t'écoute, Jean-Lou !

- On ne le dirait pas. Cela ne te fait donc rien, d'apprendre que je viens de trouver une belle situation ; que grâce à Mme Albigny, je vais tenir, dès demain, l'emploi envié de premier secrétaire auprès du maître Bertrand Armentières ?

- Qui c'est donc, Bertrand Armentières ? demande naïvement Claudie.

- Qui c'est donc, Bertrand Armentières ! répète, exaspéré, Jean-Lou Fayet, en levant des épaules navrées. *Qui c'est donc ?* pour parler comme toi. Et par parenthèse, tu ferais bien de t'exprimer autrement que ne le ferait une petite fille sans éducation, car autrement il me serait impossible de te présenter...

- Au " Maître " Bertrand Armentières ? questionne ingénument rosse, la toute jeune fille.

Vingt ans... Mais vingt ans si jeunes ! si frais ! ... Jean-Lou Fayet, son camarade d'enfance, subit - depuis longtemps - le charme sauvage et tendre de cette adolescente dont il rêve - depuis peu - de faire sa femme. Il a vingt-quatre ans, lui, et s'enorgueillit de se sentir un homme solide, créé pour la lutte. L'avenir l'épouvantait un peu, car il est de famille modeste et ses parents vivent de toutes petites rentes. Aussi rêve-t-il, à la fois de les aider et de pouvoir se marier.

Et voici que le coup de baguette d'une bonne

fée, - en l'occurrence, cette bonne fée se nomme Mme d'Albigny - vient de lui faire obtenir le poste de premier secrétaire du grand écrivain philosophe Bertrand Armentières... Jean-Lou Fayet n'en a presque pas dormi, de joie, depuis qu'il se sait agréé. La situation est enviable à bien des points de vue. Célèbre lui-même, Bertrand Armentières ne peut que mettre en valeur ceux qui gravitent autour de lui... Et puis, il y a - et ce point n'est pas négligeable, puisqu'il permet à Jean-Lou de border de rose l'ourlet de ses rêves les plus chers, - il y a de très coquets appointements.

- Je vous préviens que je suis très exigeant, avait répondu le « maître » à l'amie fidèle qui lui recommandait chaudement, au téléphone, la candidature de Jean-Lou. Très exigeant... Il me faut un secrétaire excessivement capable, possédant un caractère d'ange, susceptible de se lever la nuit, s'il me prend envie de dicter, ou de me suivre dans mes promenades avec crayon et carnet, pour y inscrire les pensées que fait naître en moi, généralement, la marche. Je suis un fantaisiste, que voulez-vous ? Avec cela, capable de partir n'importe où, au bout du monde, si tel est mon gré... Votre jeune protégé remplit-il toutes ces conditions ?

- Celles-ci et bien d'autres encore, avait répondu, enthousiaste, la bonne Mme Albigny. Jean-Lou est licencié ès-langues. Il a toutes sortes de qualités dont la principale est la bonne humeur, doublée d'une grande patience. Il est

d'un caractère assimilable et charmant. Poète de talent lui-même, il paraît avoir en lui l'étoffe d'un écrivain. Vous ne sauriez trouver mieux.

- C'est donc entendu, chère amie. Je serai vers le 15 juillet dans ma propriété des "libellules", près d'Etampes. J'écris dès aujourd'hui à mon intendante pour lui demander d'aérer et de préparer la maison. Que votre jeune Fayet vienne m'y rejoindre. Sa chambre sera prête...

- Ma chambre sera prête ! Ma chambre sera prête au « Château des Libellules » ! avait clamé, de joie, un Jean-Lou bondissant. Je suis agréé ! Agréé !... Papa, Maman, vous rendez-vous bien compte de l'aubaine ?... Bertrand Armentières, le grand Armentières, qui n'avait qu'à choisir, à Paris, un secrétaire parmi tous les jeunes écrivains trop heureux de se perfectionner auprès d'un tel maître, m'accepte, moi, un inconnu !... Ah, c'est trop beau !

- Il ne faut pas dire : c'est trop beau ! Tu mérites cette chance, mon enfant, avait doucement répliqué Mme Fayet. Va vite remercier cette bonne Mme Albigny, qui s'est faite ton avocate.

Il y avait couru, les bras chargés de roses, cueillies par sa mère, dans leur jardinet étampois. Fin, racé, mince, mais large d'épaules et ayant la carrure élégante des statues de l'ancienne Egypte, Jean-Lou portait, sur son fier visage, le masque du bonheur riant, lorsqu'il s'était présenté devant Mme d'Albigny.

Celle-ci l'avait reçu affectueusement et, cordialement complimenté, pour sa réussite.

- Je suis sûre que tu feras bon ménage avec le maître, mon cher Jean-Lou. A toi, maintenant, de défendre ta chance... Fais-toi aimer de lui. C'est un original, un fantaisiste, un... « fol », disent de lui les bons confrères. Mais, moi qui le connais très bien, je puis t'affirmer ceci : c'est un cerveau. Ah ! certes ! c'est le vrai cérébral. Il ne faut pas chercher, en lui, d'attendrissement inutile. Ce n'est pas un *sensible*. Il a plus de pensée que de coeur... Mais, pour toi, pour ton travail personnel, quelle magnifique influence !... Et maintenant, va... Je parie que tu grilles d'envie de rentrer chez toi par le chemin des écoliers et d'aller confier à cette gentille Claudie Allevard tes projets d'avenir...

Elle avait doucement insisté sur les mots : «projets d'avenir », car elle avait deviné bien des choses, cette bonne Mme Albigny ! Et, tapotant la joue de Jean-Lou, elle avait ajouté :

- Allons, va ! *On* t'attend, probablement.

Mais non ! *On* ne l'attendait pas...

- Claudie ? Elle est allée se promener par là, sur les bords de la Juine, sans doute, ou dans le bois, avait dit Mme Allevard, ravie de la bonne nouvelle communiquée par Jean-Lou. Allez à sa rencontre, mon cher enfant. Elle sera tout heureuse de vous féliciter elle-même.

Que d'illusions, décidément !

Jean-Lou avait aperçu Claudie sur les bords

de la Juine, en effet. La robe de lin bleu de la jeune fille se devinait au travers des arbres... Il avait couru vers elle, avec une précipitation joyeuse qui cadrerait mal avec sa nouvelle situation : premier secrétaire de Bertrand Armentières... Mais, lorsqu'on n'écoute que son cœur, n'est-ce pas ?...

Il avait bondi, au détour du sentier, et, la surprenant, s'était écrié tout d'une traite

- Claudie !... Claudie !... Je vais travailler ! J'ai enfin une bonne situation... Est-ce assez inespéré, en ce moment-ci ?... J'entre, la semaine prochaine comme premier secrétaire, chez maître Bertrand Armentières ! Un as, tu sais ?

Un as !

Mais elle avait seulement tressailli, arrachée à sa méditation, et avait poussé un petit cri effarouché.

- Ah ! Jean-Lou !... Tu m'as fait peur.

- Peur, moi ?

Il souriait, haussant l'épaule. Lui ! faire peur à sa Claudie ? Lui, qui la chérissait si profondément, dans le secret de son cœur ? Lui qui rêvait de devenir à son tour un grand homme -ou, plus simplement, de pouvoir bien gagner sa vie - pour en faire sa fiancée d'abord, sa femme ensuite ?...

Claudie... Mais elle représentait l'avenir, le bonheur, pour lui !

- Ecoute-moi, Claudie, répéta-t-il, attendri par le visage rose et hâlé qu'il avait devant lui. Tu n'es plus une petite fille et je peux te

parler sérieusement. Te rends-tu compte de tout ce que cela va représenter pour moi, cette aubaine ?

- Je suis bien contente pour toi, Jean-Lou, avait-elle dit alors, avec distraction, sentant qu'il désirait un mot d'approbation.

- Contente ? Oui... Mais comment es-tu contente ? Sens-tu bien, ma petite Claudie, tout ce que cela peut représenter dans l'avenir, pour moi ?... C'est-à-dire : pour nous deux ?

Peine perdue ! Claudie, retournée à sa contemplation, n'écoute plus. Ce « pour nous deux » reste suspendu aux lianes légères qui se balancent au-dessus de leurs têtes. Il est happé par les oiseaux de passage, poussé sur l'eau par les pattes des grands insectes d'eau... Claudie, détendue, heureuse sans chercher mieux de la belle journée de vacances, effiloche sa pensée le long des chevelures d'herbes, qui traînent en la rivière, et murmure :

- Te rappelles-tu ce joli conte que maman nous disait, à tous deux, lorsque j'étais enfant ? Toi, tu étais déjà un *grand* ! Tu avais la taille et l'âge d'un grand garçon... Et pourtant, tu délaissais tes camarades, furieux de ton dédain, pour demeurer auprès de moi, à écouter maman nous dire le joli conte de la fée plongeuse... Cette fée qui doit nager, en ce moment-même, sous nos yeux, puisque nous voyons flotter, entre deux eaux, sa superbe chevelure...

Une rêveuse. Jean-Lou n'a pas osé lui dire
Si je dédaignais ainsi mes camarades,

c'était sans doute parce que j'éprouvais déjà, pour toi, cette immense affection qui m'étreint aujourd'hui en ta présence, ma chère Claudie...

Mais il n'a pas osé. Avant tout, lui faire comprendre le point de vue pratique : la situation permettant d'aider les chers parents, qui furent si dévoués ; la petite villa qu'il louera prochainement, tout près de leur maisonnette, pour y loger sa Claudie et lui, lorsqu'ils seront mariés. La situation brillante, pour un débutant, lui permettant d'écrire, le soir venu, pour lui-même. Son premier livre... Ce premier livre, dont il se fait une joie : son second rêve. Car, avant tout, passe Claudie.

- Claudie, m'écoutes-tu ?

- Mais bien entendu, Jean-Lou !

Seulement une minute, écoute-moi pour tout de bon, afin que je sache si, oui ou non, tu t'intéresses à moi. Voici : je viens d'obtenir une situation. Je vais m'installer, dès le début de la semaine prochaine, au « Château des Libellules », chez Bertrand Armentières. Nous nous verrons souvent, car je pense que le maître me donnera bien quelques heures de loisir par semaine ? En tout cas, c'est si proche, si proche, que nous serons encore voisins ! Rien que ces champs (il les désignait de sa main étendue) et cette rivière à traverser. Je te ferai connaître le maître, ma sauvageonne. Tu apprendras à l'apprécier, à l'aimer, comme moi. Car il me semble qu'à travers son œuvre, j'ai déjà

de l'affection pour lui... Au fait, Claudie, qu'as-tu lu de Bertrand Armentières ?

Elle l'a écouté, cette fois-ci, sérieusement et sans sourciller.

A cette question inattendue, elle ouvre de grands yeux.

- Mais rien, bien entendu.

Ce « bien entendu » me peine... Comprends-tu bien, ma petite Claudie, de qui il s'agit, exactement ? On n'ignore pas un aussi célèbre- contemporain. Dès demain, je t'apporterai ses récents ouvrages, que je possède, justement ; car, pour moi, Bertrand Armentières a toujours été l'aîné, dont on rêve de devenir le disciple...

Et c'est tout. L'or en fusion du soleil devient rose et s'éparpille sur les branches vertes. Des sylphes blonds semblent danser entre les arbres clairs. La rivière se fonce, se fonce davantage, sous la feuillaie et l'on dirait que son courant, presque suspendu, va s'endormir. Peut-être est-ce la fée qui somnole ? » se demande Claudie.

La tenant par la main, avec ce geste protecteur qu'il a eu, naguère, envers la toute petite fille qu'elle était, Jean-Lou, rêveur à son tour, revient vers Étampes.

L'avenir ! songe-t-il avec ravissement. L'avenir, le bonheur possible : celui de mes parents, celui de Claudie ; le mien, entre les trois chers visages... Le bonheur ! »

Mais il n'ose prononcer ce mot tout haut, bien qu'il en grille d'envie, car il sait que Claudie, la distraite, ne sait pas encore lire dans un coeur...

CHAPITRE II

QUELLE EST CETTE PETITE FILLE ?

- Vous dites, Fayet, que cette tour carrée, posée au sommet de cette colline, s'appelle «La Tour de Guinette » ?... Joli nom.

La voix précieuse de l'écrivain prononce, en les martelant, les syllabes. Ces notes, métalliques, surprennent un peu l'ouïe... Mais le timbre a quelque chose de vibrant, qui fait penser à un collier d'or ancien, dont les grains s'entrechoquent ; et, de cela, naît un charme inexprimable.

Jean-Lou s'étonne.

- Vraiment, maître, vous ignorez l'histori-

que de la Tour de Guinette ? Cependant, vous qui possédez le « Château des Libellules »...

- Oui, oui, bien entendu... Mais je n'y suis jamais venu, voyons ! Cette propriété, héritage d'une lointaine marraine que j'ai fort peu vue dans mon existence, m'est véritablement tombée du ciel. Je me contentais de la faire entretenir et garder ; par dame Louise, notre intendante, sans jamais y venir... Il a fallu cette excellente Mme Albigny pour m'y décider... Et vous voyez que je me trouve tout heureux de ma décision puisque, à peine au début de mon séjour, j'y fais cette précieuse découverte : une tour célèbre qui m'était inconnue... Vous me raconterez plus longuement, plus tard, l'histoire de cette tour, étonnante d'aspect, de cette tour... photogénique, comme disent les cinéastes ! Fayet, au travail !... Nous avons encore à compiler soigneusement votre documentation d'hier au sujet de Shelley... Tiens ! Fayet... Quelle est donc cette petite fille ?

L'esprit déjà ramené vers le travail, le regard tourné vers la grand'table chargée de notes et de documents de toutes sortes, Jean-Lou est arraché à cette préoccupation par la voix incisive.

- Quelle petite fille, maître ?

Cette jeune enfant qui se promène, là-bas, le long de ce boqueteau ?... Ravissante d'allure, n'est-ce pas ? Un bleuet en promenade...

-Ravissante, en effet, acquiesce tendrement

Jean-Lou. C'est Claudie Allevard... Claudie Allevard, ma...

Au fait, non, ils ne sont pas encore fiancés. Qu'allait-il avouer là, ingénument ? L'aveu de son amour ne regarde pas le maître. Son secret est bien à lui.

- ... ma camarade, achève-t-il tout haut.

- Eh bien, vous savez choisir vos camarades, mon cher ami ! Mes compliments.

Jean-Lou a rougi, un peu gêné. « Hum ! hum ! toussote-t-il. Si nous nous occupions de Shelley ?... Nous l'oublions un peu trop, ce me semble, pour suivre des yeux cette silhouette vêtue de lin bleu qui erre ainsi, sans pensées, peut-être, le long de la Juine... Claudie, petite fille de mon cœur, si tu savais comme je t'aime ! »

Cette pensée, détachée de son esprit, vole, comme feuille errante, vers la jeune promeneuse... « L'atteindra-t-elle ? se demande Jean-Lou. Ah ! si Claudie pouvait comprendre !... Et deviner... »

Un geste de Bertrand Armentières suspend là son souhait.

- Bertrand, nous allons laisser là Shelley, pour aujourd'hui... Nous avons mieux à faire. L'air est doux, mon ami, et il fera bon quêter l'inspiration le long des rives de la Juine. Allons, partons. Emportez, comme toujours, votre carnet et votre crayon : il se pourrait que je vous dicte certains projets, en cours de promenade...

Les voilà partis, Bertrand Armentières inexplicablement content et léger, Jean-Lou rayonnant. Car il sait bien, que le long de la Juine, erre Claudie-la-rêveuse... Et qu'une rencontre...

Ils marchent, songeurs tous deux ; tous deux semblant attendre quelque réalisation. L'un rêve tout bas... L'autre pense tout haut. Et Jean-Lou, secrétaire fidèle, note, au hasard des mots exprimés, les principales pensées du grand écrivain. Ces mots, jetés au hasard, contiennent parfois, en puissance, le germe d'une œuvre. Ce soir, sagement assis devant son propre bureau, aux « Libellules », Jean-Lou les recopiera intelligemment et, même, saura les interpréter.

Car, déjà, Bertrand Armentières a toute confiance en lui et sait apprécier l'initiative du secrétaire qu'il doit au double dévouement de leur amie, Mme Albigny.

Mais, pour l'instant, ce sont des mots ailés, voire des rimes, qui s'échappent des lèvres du grand écrivain. L'air pur de la vallée de la Juine inspire Bertrand. Et voici que sa main se dresse vers la Tour de Guinette, dont la silhouette déchiquetée, survolée par des oiseaux noirs, empanachée par les arbrisseaux sauvages qui ont poussé à son sommet, apparaît au détour du sentier.

- Cette tour... Ah ! si j'avais une châtelaine digne d'être nommée « La châtelaine de Guinette », comme j'aimerais écrire son roman !

« A propos, Fayet, notez-moi ce titre : « La Châtelaine de Guinette... »

- Bien, maître.

C'est fait. Jean-Lou a une écriture rapide et, tout en marchant aux côtés du grand écrivain, il lui est facile de noter, sans s'arrêter d'avancer, les pensées qu'on lui jette au vol.

- Ah ! bien entendu, si j'avais une châtelaine ! rêve encore tout haut Bertrand.

La Juine... Ils l'ont atteinte, tout en parlant. Elle coule, plus verte, plus moirée que jamais, sous la feuillaie. Les deux hommes montent sur le petit pont et s'accourent sur la barrière de fer, pour mieux la contempler... La Juine...

Elle susurre un vague chant.

« La chanson de la fée qui nage entre deux eaux, » dirait Claudie-la-rêveuse.

- Étonnant ! murmure Bertrand, gagné par le charme. Qui m'eût dit, à moi, un passionné des grands horizons, à moi qui n'aimais que la mer, ou les glaciers, par exemple, qui me suis grisé de contempler successivement la Mer de Glace, l'Océan Pacifique, le vaste Sahara, la Mer Morte, l'île féérique de Bâli... Qui m'eût dit à moi, voyageur impénitent, que je me laisserais prendre au charme simplet de cette vallée riante, si proche de Paris ? Un paradoxe, mon cher !

Il a pose une main amicale sur le bras de son jeune compagnon. Jeune encore lui-même, bien qu'il ait près du double de l'âge de Jean-Lou, Bertrand Armentières, avec ses cheveux précocement argentés et rejetés en arrière, sa belle tête fine, étroite, aux yeux un peu rapprochés,

- ces yeux noirs, profonds et brillants, qui fouillent les âmes - est infiniment séduisant.

Et quand il sourit comme en ce moment, son charme devient presque irrésistible.

- Fayet ! Regardez donc ?...

- Mais, c'est Claudie, maître.

- Claudie ?... Attendez donc... Ce nom... Oui, j'en ferai quelque chose... Fayet, notez-moi donc ce nom.

- C'est inutile, maître, je le connais par cœur...

Si l'esprit de Bertrand Armentières n'était pas aussi surpris - et même captivé - par la ravissante apparition qui se révèle à eux, au détour du sentier, il saisirait la tendre nuance vibrant dans la voix de son jeune secrétaire. Mais cette vibration caressante lui a échappé... Sa nature égocentriste lui interdit d'accorder trop d'attention à autrui.

Eh oui ! c'est de plus en plus Claudie... Une Claudie charmante à souhait, avec sa robe de campagne, ses fines sandales de lin, ses beaux cheveux bouclés, sa taille svelte et sa démarche de fée.

« Claudie, répète en lui-même Bertrand. Claudie... »

- Passez-moi donc votre carnet et votre crayon, intime-t-il rapidement à Jean-Lou.

- Voici...

O étonnement ! Bertrand Armentières dessine rapidement la silhouette qui s'en vient vers eux.

- Je ne sais pas dessiner, mais... il est bien permis de tenter de le faire, lorsqu'on a un pareil modèle devant les yeux ?

Et Jean-Lou se sent, à la fois, flatté et gêné de tant d'admiration. Claudie, pour lui, ce n'est pas une apparence, un visage, une silhouette... Claudie, c'est mieux que tout cela ! Claudie, c'est une âme. Une âme jeune et fraîche, une âme encore enfermée en sa gangue, certes ! mais qu'il serait si facile, avec un peu de tendresse et d'attention, de transformer en diamant...

Il sait, lui, ce que pourra devenir Claudie et il ne permet pas qu'on la lui gâche. Aussi, semble-t-il choqué par cette admiration intempestive, « autant que déplacée ! » juge-t-il sévèrement.

« Ce soir, je ferai l'aveu de mon amour pour Claudie à Bertrand Armentières. De la sorte, il comprendra que son admiration... exagérée, ne peut m'être fort agréable ! »

Oui, mais, pour l'instant, trois personnages sont en présence sur cette scène dont le plancher est fait d'herbe et de terre.

Jean-Lou se sent tenu de faire les présentations.

- Claudie ? Je suis heureux de cette rencontre... Maître, voici, Claudie Allevard... Claudie, tu as devant toi M. Bertrand Armentières, dont tu admires tant l'œuvre.

Le nez retroussé de Claudie s'était dressé, moqueur, devant cette suite décousue de phra-

ses. Le « maître »... Ah ! ah ! c'était le « maître » ? Eh bien, on allait pouvoir rire un peu, en cachette !...

Rire ?... Mais non ! Il n'est plus question de rire... Pourquoi ?

Elle incline légèrement la tête, toute timide, pour la première fois de sa vie. Et, sans qu'elle sache bien comment, sa main est enclose dans une grande main tiède et bonne, qui semble enfermer la sienne sous une aile...

- Maître...

- Oh ! non, je vous en prie. Pas vous ! C'est ridicule, cette appellation que me donnent, si cruellement, tous les jeunes ; sans penser qu'elle m'entoure d'une palissade, m'écarte d'eux... et me vieillit, ajoute-t-il avec un bon sourire, non exempt de coquetterie. Fayet, vous qui êtes un guide merveilleux, où nous conduirez-vous aujourd'hui ? Je dis nous... Car vous nous accompagnez dans notre promenade... N'est-ce pas, mademoiselle ?

Adroit diplomate, il a corrigé, par un ton de prière amicale, l'accent un peu trop impératif de ce « Vous nous accompagnez... » Claudie, muette, ses grands yeux couleur d'eau fixés sur ceux du « maître », s'étonne de ne pouvoir prononcer un seul mot, - fut-ce d'acquiescement. Que lui arrive-t-il donc ? Et pourquoi, soudain, ce regard magnifique qui cherche ses yeux, fait-il baisser les siens ?

Comment comprendrait-elle ce qui vient de se passer dans son cœur ? Elle ignore tout de la

vie et sa jeunesse quiète, protégée, d'enfant choyée qui a vécu à la campagne, pour ainsi dire, ne sait pas encore interpréter ce sentiment de tendresse chaude débordant soudain de son cœur...

Aussi, lorsque Jean-Lou, vaguement inquiet, sans bien savoir pourquoi, demande

- Il t'est peut-être difficile de trop t'absenter, n'est-ce pas, Claudie ?

Elle balbutie, en réponse, d'une voix inaccoutumée

- Mais non... Pourquoi ? Maman ne sera pas inquiète, aujourd'hui. Je devais aller jusqu'à Boissy-la-Rivière... Tu sais bien, Jean-Lou, chez l'élèveuse de volailles ? Ah ! je dois aussi rapporter des « œufs coque »...

Bertrand s'ébahit

- L'élèveuse de volailles !... Vous devez rapporter des « œufs coque » !... Que c'est donc charmant, la campagne !... Boissy-la-Rivière... Rien que ce nom me fait sourire de joie... Boissy-la-Rivière !... Si nous y allions aussi, Fayet ?

Jean-Lou a un pauvre sourire contraint.

- Puisque vous le désirez.

- Mais oui, je le désire !... Nous accompagnerons cette jeune fille et nous ferons, en même temps, une belle promenade !...

Ils sont partis, tous trois, sur la route. Claudie, entre eux, sourit aux anges, toute contente d'être l'objet de tant d'attentions. Ah ! il est bien question de se moquer, de rire ! Subjuguée, conquise à son tour, la « petite fille » laisse son cœur s'entr'ouvrir, pétale par pétale,

sous le chaud soleil de ce regard qui l'entoure...

Quelle chaude protection ne sent-elle pas, dans ce regard !

Et c'est alors qu'elle devine, enfin, que, si elle a fait, jusqu'ici, la sourde oreille aux timides déclarations de Jean-Lou, c'est que son jeune soupirant lui paraît encore marqué du sceau de l'enfance... Ils ont été trop longtemps bons camarades. Ils ont grandi ensemble. Ils ont presque vécu, tous deux, dans la même maison, tant ils étaient toujours, l'un et l'autre, ensemble, - tantôt chez les parents de l'un, tantôt chez ceux de l'autre...

« Claudie ! Jean-Lou ! Voulez-vous bien être sages ?... Il ne faut pas ainsi grimper sur le mur ! Tu vas tacher ta belle robe, Claudie, avec ces groseilliers !... Jean-Lou, veux-tu bien laisser le gros arrosoir ? Tu sais qu'il est trop lourd, encore pour toi... »

Ces mots - et combien d'autres ! - résonnent à ses oreilles. Ont-ils été assez sermonnés, tous les deux ? Ils en riaient sous cape, elle se le rappelle. Ah ! pour de belles parties de jeux, ce furent de belles parties ! Et ces inextinguibles crises de fou rire, lorsque, juchés dans les branches d'un pommier, ils entendaient appeler l'une des mamans

« Claudie ?... Jean-Lou ?... Ces enfants ont décidément le don de se rendre invisibles !... »

Et de rire encore, tous deux !

Eh bien, tout cela, qui est charmant, sans aucun doute, tous ces souvenirs, si plaisants, restent trop ancrés dans la petite cervelle de Claudie. Ils l'empêchent de voir que Jean-Lou n'est plus le gamin dont l'arrosoir était beaucoup trop lourd !... Ils l'ont aveuglée au point qu'elle n'a pas su voir la transformation. Bien que Jean-Lou soit devenu un jeune homme et que toutes les jeunes filles de la région lui sourient, Claudie, elle, ne voit toujours en lui que le compagnon de jeux, le petit gars serviable et charmant qui la traitait en jeune sœur.

- Quel dommage ! pense Jean-Lou, dont l'assurance de bonheur s'effiloche, en cet après-midi d'août. En somme, il m'a manqué de vivre longtemps loin d'elle... Alors, réapparu au bout de plusieurs années, j'aurais pu être, sinon le Prince Charmant... - j'en suis loin ! - du moins, fort probablement, le gentil fiancé dont on souhaite l'affection. Voilà à quoi tient l'amour !... Ah ! les jeunes filles, les jeunes filles...

Et soudain, il se rend compte que cette route, sur laquelle ils marchent d'un pas si différent, tous trois, est bien longue. Il avance rapidement, ayant hâte d'arriver plus tôt à Boissy-la-Rivière, pour écourter la promenade... Elle avance légèrement, gracieuse, très souple... Quant à Bertrand Armentières, une expression d'extase détend ses traits...

Et les voici arrivés chez l'élèveuse de voililles.

Voulez-vous me suivre, ou m'attendre sur

la route ? demande Claudie, qui a repris toute son assurance.

-Nous vous suivons, bien entendu, ajoute galamment Bertrand.

-Alors, venez...

Il faut passer par cet étroit sentier qui descend vers la Juine. Claudie passe la première. Bertrand la suit, charmé par la grâce de cette jeune fille qu'il ne s'attendait certes pas à rencontrer « dans ce trou » ! (C'est ainsi que, naguère, il nommait les environs d'Étampes). Mais Jean-Lou, le dernier, lève un front agacé.

-C'est ici, annonce Claudie.

Sa main hâlée, dorée comme un brugnion, pousse la verte barrière. Ils pénètrent dans la ferme. Un chien, lié par une chaîne à sa niche, se répand en aboiements et en bonds furieux, aussitôt réfrénés sur un appel de Claudie.

- Allons, Pitou ? Tu ne me reconnais donc plus ?

Mais si ! Pitou la reconnaît fort bien et le voici qui gambade, hélas ! toujours au bout de sa chaîne. Mais quel est donc cet inconnu qui suit la visiteuse amie ?

- Le chien... présente drôlement Claudie, en le caressant.

Et Bertrand s'esclaffe.

A droite, à gauche de la cour, sont alignés de vastes enclos entourés de grillages. Des poules blanches, d'un blanc neigeux, s'ébattent, courent, empressées, affairées, caquetantes, picotantes. Quelques coqs, plus importants, se mê-

lent gravement au troupeau blanc, dont ils ont l'uniforme neigeux. Et leurs crêtes rouges dominent tant de blancheur.

- Ils sont très photogéniques, proclame Bertrand Armentières. Nous reviendrons ici, mademoiselle, si vous le permettez, un autre jour. Et j'emporterai mon appareil. On peut, on doit pouvoir faire de bien belles photos, avec de tels sujets !

Claudie sourit, tout-à-fait conquise.

« Quelle âme enthousiaste et vibrante ! » note-t-elle.

Et maintenant, ils repartent déjà, Claudie portant, passée autour de son bras, l'anse d'un panier contenant de beaux œufs tout blancs, aussi blancs que la gent gallinacée qui s'ébat dans cette ferme modèle.

- Mademoiselle Claudie ?

Claudie sourit, touchée d'être déjà appelée « Mlle Claudie ».

- Non, reprend-il vivement, sentant qu'elle hésite entre les deux termes « maître » et « monsieur ». Non, non, pas « maître », s'il vous plaît. Maître de qui ? de quoi ? Laissons ces appellations ridicules aux bonzes prétentieux de ma corporation. Pas « monsieur », non plus, pas « monsieur » ! Il me semblerait, si vous m'appeliez ainsi, que nous sommes fâchés... vous pouvez bien faire comme les autres et m'appeler : Armentières ?

Quels autres ? Ou *quelles* autres, plutôt ?

Claudie, pour la première fois de sa vie, vient de

ressentir un affreux pincement au cœur : la jalousie. Ce sentiment, qu'elle ignorait encore, la bouleverse. Elle se sent pâlir, et, pour dissimuler son trouble, murmure, angoissée

- Je n'oserais pas...

- Elle n'osera pas ! Elle est délicieuse !...

Vous l'entendez, Fayet ? Un être qui peut tout oser, justement, n'oserait pas... Ah ! quelle charmante modestie.

Jean-Lou, étranglé par une invisible main de fer, demeure muet et réprobatif.

- Il faut oser, reprend gravement Bertrand. Sans cela, ce serait me prouver que vous n'avez, pour moi, pas le plus petit sentiment d'amitié.

Et insistant coquettement, en se tournant vers elle :

- Vous avez bien, pour moi, un peu de sympathie ? Alors, pour me faire plaisir, dites Armentières... Armentières...

- Armentières, répète docilement Claudie, en devenant toute rose.

- Là... voilà qui est bien. Nous pourrions devenir de grands amis, je vous le prédis... Et maintenant, si vous essayiez de prononcer mon prénom ?... Allons ? Bertrand ?... Bertrand ? Eh bien ! est-ce si difficile à dire ? Ou bien, mon prénom vous paraît-il antipathique au point de...

Mais il est obligé de s'arrêter. Claudie, suffoquée par un sentiment nouveau, s'est échappée. Elle court devant eux, comme un jeune poulain effarouché... Et Bertrand Armentières

a beau lever les bras au ciel, rire d'un rire un peu contraint, qui sent l'émotion à grand'peine contenue, il a beau essayer de la rappeler : « Ma demoiselle Claudie ?... Petite Claudie ?... Venez ici, voyons ! Ne nous abandonnez pas ainsi ?... » Elle s'enfuit et sa robe de lin bleu diminue, au loin, entre les jardinets cultivés de l'ancien marais par lequel elle a pris, pour couper au plus court.

- Petite Claudie ?... Claudie, voyons ?

C'est en vain. Claudie ne répond pas.

- Attention à l'omelette ! lui crie Jean-Lou, rageur, ses deux mains en porte-voix.

CHAPITRE III

LA TOUR DE GUINETTE.

- Avez-vous eu le temps de lire la « *Notice historique sur le Château d'Étampes* », par Léon Marquis ? demande Bertrand Armentières à son secrétaire, tandis que Claudie les précède de quelques pas sur le sentier boisé conduisant à la tour.

- Si je l'ai lue ? répète Jean-Lou, résigné à supporter, le cœur ravagé par l'inquiétude, ces promenades à trois. Il y a longtemps !... D'ail-

leurs, je l'ai emportée et vous pourrez la parcourir vous-même, lorsque nous serons au centre de la tour de Guinette.

- Non, non. Vous m'en lirez, vous, les principaux passages ; les plus intéressants... Moi, j'aime mieux regarder.

Sa main, cette belle main d'écrivain, trace un demi-cercle qui paraît contenir le petit bois de Guinette et sa tour, dont on devine la base à travers les arbres, portant tuniques de lierre. Mais son regard cherche celui de Claudie, semble proclamer tendrement

« J'aime mieux... vous regarder... »

- C'est entendu, accepte Jean-Lou.

Il n'a pas vu le regard et s'imagine, le naïf, que le petit livre qu'il aime va pouvoir capter l'attention de l'érudit. Tout joyeux, il va chercher la grosse clé de la porte chez la gardienne de la tour et les rejoint.

- La clé des contes de fées ! plaisante gaîment Armentières. Dites, Fayet, c'est la clé de Barbe-Bleue ?

- Seulement la clé de la tour de Guinette... Nous y voici... Attention. Un, deux, trois... J'ouvre !

- Oh ! oh ! notre entrée semble effarer les oiseaux qui en font leur gîte ! La tour est un refuge d'oiseaux.

Vous ne croyez pas si bien dire, répond Jean-Lou. Des familles nombreuses d'oiseaux vivent ici, y font leur nid... Le moindre bruit

les éparpille curieusement. Et la vision de leur vol circulaire autour de la tour...

Autour de la tour... coupe Armentières, taquin, avec un coup d'oeil à Claudie. Continuez, Fayet. Autour de la tour... ?

- ... est très vivante à contempler sur les photos. La plupart des cartes-postales...

Mais il s'interrompt, on ne l'écoute plus. Penchés sur le puits, par hasard découvert, Claudie et Armentières semblent rêver, têtes rapprochées.

- Il est profond, vous savez.

- Je m'en aperçois !... Il ne ferait pas bon y tomber. Gageons que ce puits, aussi, a son secret ?... Qui nous le dira ? Ah ! notre guide ! Par ici, s'il vous plaît, monsieur le guide ! Pour une fois, c'est au guide de suivre les visiteurs, puisque sans vous, Fayet, nous avons découvert ce puits...

- Ce puits ? dit Jean-Lou, amusé, en levant haut ses sourcils bien arqués. En effet... En effet...

Il ouvre la « Notice Historique sur le Château d'Étampes », par Léon Marquis, parcourt une page des yeux.

- On y a fait des fouilles, en 1876, résume-t-il. Des fouilles qui amenèrent au jour de véritables trésors artistiques : des cuirasses en fer, des débris de mousquets, des armatures de petites cloches. Et aussi quelques débris de poteries d'étain...

- Bigre ! admire Armentières. Ce puits

c'était une véritable corne d'abondance, alors ?

Satisfait de l'intérêt qu'il croyait deviner en l'écrivain, le jeune homme continua

- Plus tard, à une profondeur de 36 mètres, on trouva trois pièces d'artillerie en bronze. Je cite : « Sur chacune de ses pièces se détachent en relief : d'abord, vers le milieu, la lettre H surmontée de la couronne royale de France ; au-dessous, la même lettre combinée avec deux D enlacés ; tous ces emblèmes accusent le règne de Henri II et de Diane de Poitiers. »

Et, citant toujours

- « A une profondeur de 48 mètres, enfin, on découvrit trois boulets en pierre de 20 centimètres de diamètre, parfaitement sphériques, dont un seul est entier. Tous les objets trouvés dans ces fouilles sont au musée d'Étampes ».

Il s'interrompt. Déjà Armentières et Claudie n'écoutaient plus. Tous deux, errant au centre de la grande tour, dont le plan est « en forme de rose à quatre feuilles », cherchaient, en levant la tête, quelques vestiges intéressants. Ici, c'était Claudie, qui découvrait une colonnette, en levant la tête, et la faisait admirer à Bertrand Armentières. Là, c'était celui-ci qui soutenait retrouver les traces d'anciennes cheminées et prétendait reconstituer l'intérieur de la tour.

- Vraie tour pour château de la Belle au Bois Dormant, conclut, avec un sourire le philosophe. Hélas ! ce qui nous manque le plus, ici, c'est la Belle au Bois Dormant... A moins que...

Il se tourna vers Jean-Lou.

- ... A moins que notre guide ne puisse nous faire sortir de sa Notice, - d'un coup de baguette, - quelque Haute et Puissante darne Châtelaine, éprise de ce donjon ?

Jean-Lou. eut un sourire un peu mélancolique.

- La Châtelaine ? Elle a existé. `

- Elle a existé ?... Ce n'est pas un conte de fée ? s'ébahit Bertrand.

- Pas plus que cette tour n'est un décor de théâtre... Or, je parle d'une châtelaine historique.

- Les châtelaines sans histoire ne nous intéressent pas, trança, impitoyable, Bertrand.

- Celle-ci, fit Jean-Loup, qui avait renfoncé sa « Notice » dans sa poche, - car il connaissait de mémoire l'histoire de la célèbre captive d'Étampes - celle-ci s'appelait Ingeburge. Elle était princesse danoise et fille de Waldemar 1^{er}, dit le Grand, roi de Danemark pendant le XII^e siècle. Elle devint l'épouse de Philippe-Auguste, roi de France, qui avait entendu louer ses mérites. Mais cette union fut bien triste, puisque, dès qu'il l'aperçut - et bien que cette princesse eut un visage d'ange et de douces manières - son royal époux la prit en aversion et demanda, dès la fin de la cérémonie du mariage, l'annulation de cette union, sous de vains prétextes. Vous pensez bien qu'elle ne lui fut point accordée...

« Après toutes sortes de tristes péripéties et de fuites, pendant lesquelles la reine Ingeburge, réfugiée en certaine abbaye, était elle-même si

dénuée de tout qu'elle devait vendre ses vêtements et sa vaisselle pour subvenir à son existence, le pape Innocent III exigea que Philippe reprît sa femme... Celui-ci fit mine d'acquiescer, lâchement, pour en terminer, et « mettant la reine en croupe sur son cheval, il la fit enfermer dans le *château d'Étampes* ». (I)

- Holà ! maître Fayet ! Quelle sombre histoire nous contez-vous donc là ?... Savez-vous bien que votre drame me fait frémir ? C'est très « Tour de Nesles »...

- Aucun rapport, maître, répondit le jeune secrétaire, en hochant la tête avec bonté. Non, il n'y a vraiment aucun rapport. Notre Ingeburge d'Etampes, princesse danoise, était la vertu et la charité mêmes : c'était un ange... Et il fallait que son époux fût bien cruel pour la tenir enfermée en la *Tour du Roi*, ainsi qu'on nommait, alors, ce donjon... Oui, oui, Claudie, c'est ici-même, dans cette tour, (alors comportant plusieurs paliers, des escaliers, des appartements), que vécut la reine Ingeburge, martyre résignée, en proie à la barbarie d'un fou - peut-on nommer autrement pareil sauvage tourmenteur ? Tout manquait à cette princesse : une saine nourriture, des vêtements convenables,

(I). *Notice Historique sur le Château d'Étampes*, par Léon Marquis.

d'amicales présences. Les lettres qu'Innocent III lui adressait, pour relever son courage, ne lui étaient jamais remises. Oui, tu peux hocher la tête, Claudie. C'est en effet bien triste !

« Bafouée, sur l'ordre du roi, par ses propres serviteurs, - bien que, loin de sa présence, ceux-ci parlissent d'elle avec beaucoup de compassion, - n'ayant pas de confort, privée de soins, traitée en paria en son château, ou plutôt : en sa tour, notre pauvre Châtelaine vit lentement fuir de longues années de supplice moral. Les envoyés de son frère Waldemar II, devenu roi de Danemark, n'obtenaient pas la permission de la voir. Personne ne pouvait la voir. Ce ne fut qu'en 1213 que Philippe-Auguste consentit enfin à rendre à Ingeburge la plénitude de ses droits d'épouse et de reine... Il y avait vingt ans que la pauvre prisonnière qui avait trente-huit ans, lors de cette réconciliation imposée par le souverain pontife, voyait sa jeunesse s'étioler en cette prison, dont le toit, maintenant, ô dérision ! s'est envolé...

- Fayet, savez-vous bien que vous avez en vous l'étoffe d'un essayiste ? Et, qui plus est, d'un historien, mon ami ? interrompit sérieusement Bertrand Armentières. Vous m'avez tenu en haleine et fait frissonner, - j'en frissonne encore, - au récit des peines de très haulte et très triste dame Ingeburge de Danemark, reine de France. Il faudra écrire cela, mon ami, à vos moments perdus, - aux rares moments perdus que vous pourrez trouver auprès

de moi, - ajouta-t-il non sans esprit. Il faudra l'écrire... N'est-ce pas ?

- J'essaierai pour vous faire plaisir, maître. Mais, y réussirai-je ? D'autres que moi s'en sont chargés. D'autres, qui avaient un réel talent d'historiens et d'érudits. Léon Marquis, par exemple.

-Ne jetez pas le manche, Fayet ! Ne jetez pas le manche. Je vous aiderai... Je vous apprendrai à vous débrouiller, dans les bibliothèques, avec les vieux textes... Vous verrez comme c'est amusant de fouiller dans les vieux grimoires !

- Je n'en doute pas. Sous votre direction, j'écrirai avec plaisir cet essai historique. Mon premier essai...

- Il faudra vous y mettre le plus tôt possible. Sais-je si ma fantaisie ne vous entraînera pas, l'hiver prochain, dans les Balkans ? A condition, bien entendu, que vous acceptiez de me suivre... Moi, il me semble que je ne saurais plus me passer de vous. Donc, à l'ouvrage ! Vous avez le décor, les ruines de cette fameuse Tour du Roi, sous les yeux. Avec de l'assiduité, de la persévérance, vous découvrirez bien soit à l'Hôtel de Ville d'Étampes, soit chez quelque bibliophile érudit de la région (en attendant d'aller travailler à Paris, dans les grandes bibliothèques), les documents précieux non encore compulsés... Car le chic, voyez-vous, Fayet, c'est de faire de l'inédit avec une vieille histoire. Quand vous prendrez de la documentation, tâchez qu'elle soit encore à peu près in-

tacte, que peu de nez n'aient pointé vers elle, qu'un nombre raisonnable de regards l'aient déflorée.. Sans cela, c'est du sempiternel *déjà lu...*

Attendez donc ! nous disons que nous avons le décor... Mais notre personnage, où donc est notre personnage ? Il nous faut à tout prix notre châtelaine, notre belle et pieuse châtelaine... Allons, enfant, venez ici. Placez-vous là... Oui, là, dans ce rayon de soleil...

Ceci fut prononcé avec un doux sourire, car c'était à Claudie elle-même que ces mots s'adressaient. Docile, amusée, la jeune fille s'était placée dans le rayon de lumière passant par l'une des brèches. Ses petits pieds foulaient gracieusement l'herbe poussée à l'intérieur du donjon... Elle était picturale, ainsi, avec sa jeune tête rieuse, se détachant sur les vieilles pierres de la ruine magnifique... Et cependant, Bertrand hocha la tête, et, tendant la main, rappela à eux Claudie.

- Non... Je ne sais pourquoi, mais vous faites très peu châtelaine. Cette robe de lin bleu, peut-être... Alors que je vois Ingeburge, telle que nous l'a si bien décrite notre ami Fayet, vêtue de la longue robe blanche des dames châtelaines. Moi, je la vois encore fort blonde et coiffée de longues nattes mérovingiennes, repliées et roulées autour de ses oreilles... Ai-je tort ? Ai-je raison ? Existe-t-il, même, de cette princesse, quelque gravure qui la représente !

Fayet nous dira cela, lorsqu'il se sera converti

en rat de bibliothèque... Pour l'instant, enfant, décidément, vous ne pouvez prétendre à remplir le rôle...

Il parlait gentiment, mais avec une nuance de mépris protecteur dans le ton, qui scandalisa Claudie et Jean-Lou. Claudie, pour Jean-Lou, était la perfection même et pouvait prétendre à toutes les apparences, fussent-elles celles d'une reine.

Quant à Claudie, elle ouvrit la bouche, et retint à temps, sur ses lèvres, une phrase de dépit enfantin. Mais elle se contint : il ne convenait pas à sa dignité de paraître avoir été blessée.

Seulement, elle s'appliqua, durant le reste de la matinée, voire durant la montée par les échelles de fer au sommet de la tour, à prendre des airs majestueux, qu'elle croyait mieux en rapport avec le personnage d'Ingeburge. Sans se rendre compte que Jean-Lou, ironique, amusé, la suivait des yeux, devinant sa comédie, elle s'évertua à demeurer très réservée, très « Dame de la Tour ». En vain !... Bertrand Amentières, dont le cerveau-papillon voltigeait sans cesse d'une fleur à l'autre, se tournait de préférence, ce matin-là, vers son jeune secrétaire, dont le savoir l'avait conquis.

*

* *

Lorsqu'ils eurent atteint les différents paliers et qu'ils se virent, tous trois, au sommet de la tour, Bertrand s'exclama de grand coeur :

- Quelle merveille !... Quelle admirable échappée vers la vallée de la Juine ! Et la ville ? Voici la ville... Fayet, il faut me nommer tous ces clochers que je vois d'ici... Le premier, c'est... ?

- Saint-Bazile, s'empressa de répondre Jean-Lou. Vous ne pouvez voir, d'ici son portail romano-byzantin... Et cependant, il vaut la peine d'être admiré.

- Nous irons un jour visiter les églises d'Étampes. Et celui-ci ?

- Celui-ci, s'attendrit Jean-Lou, c'est Notre-Dame du Fort, église mérovingienne fortifiée. L'une des rares églises fortifiées de France. Par là, vous pouvez voir Saint-Gilles ; et enfin tout là-bas, à droite, dans le fond, SaintMartin et sa tour penchée.

- Étampes est décidément le pays des merveilles ! reconnu gaiement Armentières. Voici une tour penchée, à présent ! A-t-elle quelque parenté avec celle de Pise ?

- Point. Sinon, fort probablement la même cause quant à l'inclination soudaine du terrain, une fois la construction terminée. Mais, ici, cette tour penchée est un fort beau clocher, unique en France, puisque de style de la transition ; il est, de plus, séparé de son église...

Bertrand n'écoutait plus. Il suivait curieusement du regard un groupe de trois ou quatre personnes qui franchissait l'entrée de la tour.

- Voyez donc ces oiseaux, ces oiseaux noirs? admira Claudie, désignant les corbeaux qui, chassés momentanément des nids par leurs présence, voletaient, en croassant, au sommet de la tour.

- Des corbeaux ? Bah ! je ne suis pas superstitieux... Et vous, Fayet ?

- Pas le moins du monde, maître. On m'a appris, dès mon enfance, à respecter routes les bêtes, tous les oiseaux.

- C'est fort bien ainsi, répondit avec distraction l'écrivain.

Il se penchait de plus en plus vers la tour, semblant regarder une silhouette élancée qui se dressait à l'endroit même où Claudie, une heure auparavant, s'était placée dans un rayon de soleil.

Claudie elle-même retint par le bras l'imprudent.

- Vous allez tomber...

Elle n'osa pas prononcer : Armentières. Celui-ci eut un geste d'appel vers Jean-Lou.

- Voyez donc ! Voyez donc, Fayet ?... Cette

jeune femme qui vient de pénétrer dans la tour ?... Oui, celle qui marche sur l'herbe du donjon, avec cette allure de jeune souveraine. Est-elle souple ? A-t-elle assez de naturel dans la grâce ?... Eh bien ! c'est ainsi que, moi, je me représente la reine Ingeburge... Fayet, soyez heureux ! Nous venons de rencontrer votre Châtelaine !

CHAPITRE IV

DANS L'OMBRE D'UNE SOUVERAINE

Sans tenir compte des appels angoissés de Claudie et de Jean-Lou, Bertrand Armentières descendait, avec une intrépidité de tout jeune homme, les nombreuses échelles de fer.

- Prenez garde ! lui cria Claudie, dont l'ardent visage, rosi par l'émotion, se crispa soudain.

- Quelle imprudence ! murmura Jean-Lou.

Tous deux s'étonnaient justement. Que prenait-il donc, à Bertrand Armentières, pour les lâcher ainsi et dégringoler comme un gamin

les échelons qui ramènent au pied du donjon ?

Sans les écouter, ivre d'une joie nouvelle, Armentières descendait, descendait... Lorsqu'il fut au pied de la tour, il suspendit son souffle, quelques secondes, et chercha des yeux celle en qui il voulait voir absolument la silhouette d'Ingeburge, princesse danoise et reine de France.

- Une reine... une véritable reine, pensa-t-il, l'esprit subjugué, en l'apercevant.

Elle se dirigeait, justement, vers l'escalier de fer, précédant le couple ami qui la suivait. Pour celui-ci, Bertrand, après un rapide coup d'oeil, le jugea : « Un gentil couple de jeunes mariés ».

Mais elle !...

Sa démarche était lente, gracieuse et noble. Ses gestes - elle redressa la tête pour admirer la trouée de ciel bleu, aperçu tout en haut du donjon, et son bras eut une courbe gracieuse, sa main un appel plein d'élan pour le désigner à ses amis - ses gestes étaient parfaits. On sentait que l'harmonie régissait tout son être, depuis l'âme - inconnue, insoupçonnée, encore - jusqu'à l'apparence physique. Bertrand en fut ébloui.

Et ce ne fut qu'après avoir été arraché brusquement, sans s'y attendre le moins du monde, à sa coutumière apathie, qu'il songea enfin à examiner discrètement le visage de celle qui, sans faire nullement attention à lui, se dirigeait vers l'échelle de fer.

Ses traits étaient réguliers. Ses yeux, très noirs, avaient cette patine moirée des regards accoutumés à voir au delà de l'apparence des êtres et des choses. C'était un regard habitué à chercher, guidé par une pensée profonde, tous les « pourquoi » qui ne peuvent être révélés sans une application assidue de l'esprit. Bertrand comprit qu'il n'avait pas, devant lui, une personne banale. Une grande fermeté était inscrite en ses traits, d'une certaine finesse. Son nez était très mince, un peu long. Le dessin des lèvres, assez flou, dominait un menton dont le modelé parfait terminait l'ovale du visage, achevant de lui donner un caractère original et très personnel.

Mieux que belle ! Une de ces femmes dont le souvenir marque le regard d'un homme.

Bertrand, ce moqueur raffiné, cet esprit léger par vocation, ce cour vagabond par dilettantisme, Bertrand sentit soudain se taire en lui la voix qui ne cessait de blaguer depuis qu'il était au monde. Il s'effaça, se rencogna timidement dans un angle, laissa passer la promeneuse qui, sans faire autrement attention à lui, posa sa main sur la rampe de fer.

Alors, la saluant respectueusement, il prononça, d'une voix dont le timbre l'étonna lui-même profondément ; un timbre grave et sonore :

- Prenez garde, madame. Ces échelles de fer sont assez dangereuses. Elles constituent le seul chemin pour parvenir, de palier en palier, - si l'on peut appeler paliers ces vestiges de pier-

res encore suspendus dans le vide, - au sommet du donjon...

La promeneuse s'était arrêtée. Elle tourna vers Bertrand Armentières un tranquille regard.

- Vraiment ? C'est à ce point-là ?

Nulle ironie, dans sa voix. Et cependant, Bertrand avait la désagréable sensation que, derrière leur rideau de moire, les grands yeux noirs l'étudiant avec quelque amusement. Oh ! être ainsi soupesé, jaugé, par ces yeux-là !...

Il se sentit le prisonnier de ce regard, et s'en émut.

- Oui... répondit-il.

- Soyez donc raisonnable, Yolande, dit alors la voix de l'amie, qui s'était rapprochée. Puisqu'on nous affirme qu'il y a quelque danger à monter au sommet de la tour, contentons-nous de l'admirer d'en bas.

- Oh ! vous, ma chère, bien entendu ! Vous êtes l'être le plus raisonnable qui soit. Pour moi, foin de prosaïsme ! Je prétends monter seule au sommet du donjon...

Et sans plus attacher d'importance à l'interruption, l'inconnue posa le pied, légèrement, sur le premier barreau de l'échelle de fer.

Bertrand ferma les yeux, mécontent, éprouvant malgré lui un sentiment de malaise. Ingeburge... Il lui semblait qu'Ingeburge elle-même venait de se dresser devant lui. N'avait-elle pas, cette inconnue, à l'image de la princesse danoise, des nattes tressées, roulées autour des oreilles ? C'était ainsi, tout au moins, qu'il se figu-

rait la jeune épouse de Philippe-Auguste ! D'Ingeburge, elle avait encore, sans doute, la souple silhouette, les gestes gracieux, cette aisance de reine. Sa robe elle-même se prêtait à la médiévale vision. Cette robe de voile blanc, assez souple, aux larges manches, cette robe que ceinturait une tresse d'or, pareille aux tresses blondes de la promeneuse, ajoutait encore à l'illusion. Et Bertrand, tourmenté, pensa :

- Ingeburge... Elle !... Elle, monter ces échelons de fer ! Alors que j'eusse aimé à voir reconstituer pour elle, l'escalier de pierre de jadis, cet escalier que je veux imaginer semblable à tous ceux que j'ai vus dans tous les donjons... Ingeburge emprunter ces échelons de fer !...

Il eut voulu pouvoir dérouler la pourpre royale sous ses pas. Las ! la pauvre prisonnière du Castel d'Étampes n'avait guère connu ces apprêts royaux et ces attentions ! Mais Bertrand avait oublié, déjà, tout ceci... Il ne voulait plus voir que la souveraine... C'était elle qui le passionnait...

L'inconnue avait atteint l'assise de pierre de la seconde échelle de fer. Triomphante, rayonnante de jeunesse, elle s'était tournée, alors, vers Bertrand Armentières.

- Vous voyez bien, monsieur, que vos craintes n'étaient pas fondées ?

- Je vous admire, madame, répondit avec déférence l'écrivain. Mais, plus on monte, plus l'impression...

- De quelle impression parlez-vous ?... Il suffit d'être prudente, d'avoir la maîtrise de ses nerfs et de ne pas connaître le vertige.

Elle eut une légère inclination de tête, qui voulait sans doute, en dépit des mots indifférents, le remercier de sa sollicitude.

« Ingeburge devait saluer avec cette hautaine aisance », pensa Bertrand.

Et malgré lui, ces mots lui vinrent aux lèvres

- Me permettez-vous, madame, de vous servir de guide ?

- Certainement, non, monsieur, je ne le permets pas... Toutefois, je ne suis pas la propriétaire de ce donjon, que vous paraissez connaître mieux que moi, et ne puis vous empêcher de monter, si tel est votre bon plaisir.

Elle disparut à la vue de Bertrand, happée par l'entonnoir des vieilles pierres, que le soleil patinait de blond. Sidéré par la riposte, pensant in petto : « V'lan ! C'est bien fait, animal ! Cela t'apprendra à agir avec cette familiarité ! » Bertrand demeura cloué au pied de la première échelle.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il recevait dans ses bras, pour ainsi dire, une jeune personne agitée d'un tremblement nerveux. Bertrand, suffoqué par la surprise, eut la vision inattendue d'un jeune visage balayé par la rafale de la tourmente.

- Qu'y a-t-il ? balbutia-t-il, inquiet, en voyant apparaître sur le visage de Claudie deux lar-

mes qui roulaient lentement sur les joues.

- Rien, rien, répondit-elle d'une voix méconnaissable, en écrasant ces pleurs d'un doigt preste.

- Est-elle sotte ? clamait Jean-Lou, furieux. Elle a eu peur, pour vous, maître, premièrement. J'avais beau lui dire que vous étiez très agile et que nous vous retrouverions entier, elle s'obstinait à s'inquiéter... Ensuite, elle a éprouvé une commotion nerveuse, inexplicable, en apercevant, à la hauteur, environ, du deuxième palier, une visiteuse qui, à son tour, empruntait l'échelle de fer. Nous avons dû nous ranger sur un encorbellement de pierre, pour la laisser passer. J'ai senti, alors, la main de Claudie se crispier sur mon bras et le serrer à m'en faire mal.

- Tais-toi, Jean-Lou ? supplia la pauvre Claudie, bouleversée.

- Non, je ne me tairai pas. Je n'aime pas ces lubies, qui ne riment à rien. Si tu n'es pas plus raisonnable, nous ne t'emmènerons jamais plus avec nous. N'est-ce pas, maître ?

Il triomphait, indigné et ravi, à la fois, semblant prouver que, s'il était un homme, Claudie, elle, n'était encore qu'une enfant... Bertrand s'émut du jeune visage supplicé qui fuyait son regard. Comprit-il ce qu'ignorait encore Jean-Lou ?... Il est probable qu'il eut l'impression soudaine de deviner toute cette souffrance, - tant de souffrance ! - et il dit :

- Ne la tourmentez donc pas, Fayet. Peti-

te Claudie, venez avec moi... Laissons ce méchant garçon à ses évocations historiques... Là, donnez-moi la main pour descendre... Nous reparlerons du puits une autre fois, mon cher. Fayet. Vous m'y ferez penser... Pour l'instant, il convient de fuir ce décor sévère qui fait naître, ainsi, des perles de cristal sur ces joues de velours rose. Là, là, petite Claudie... Est-ce terminé, ce grand bobo, ?

Il lui parlait comme à une enfant. Rassérénée, Claudie sourit. Et ce sourire illumina, momentanément, l'esprit de l'écrivain.

- Quel beau sourire, mademoiselle ! dit-il, galamment. Peut-on pleurer, vraiment, lorsqu'on possède le pouvoir de sourire ainsi ?

Une fois de plus, Jean-Lou eut l'impression déplaisante de ne plus exister pour Claudie. Ses grands yeux, encore humides, dirigés entièrement vers Bertrand Armentières, Claudie paraissait hypnotisée par le grand homme. Elle avait retrouvé son calme, sa merveilleuse paix intérieure que rien n'avait pu troubler, jusque là... Pourquoi fallut-il donc que Bertrand, un peu théâtralement, se tournât alors vers la Tour de Guinette ?

- Adieu, donjon du chastel d'Étampes ! prononça-t-il, mélodramatiquement. Adieu, tour des larmes !... Venez, petite Claudie ! jeune princesse délivrée des chaînes de l'enchanteur, venez ! Fuyons vers la vallée riante et parfumée qui nous attend...

Il n'acheva pas ce poétique dythirambe. Sus-

pendant là sa phrase décousue et lâchant la main de Claudie qu'il avait conservé dans la sienne, Bertrand, le front pâle, les yeux subjugués, une fois de plus, contemplait avec admiration une fine et longue silhouette, vêtue de blanc, qui se dressait, tel un orgueilleux fanion, au sommet de la tour.

- Une apparition, balbutia-t-il. Elle !... Ingeburge !... Fayet, regardez ?... La châtelaine d'Étampes !...

Mais Fayet était déjà loin, poursuivant la nerveuse Claudie qui fuyait, éperdue, et descendait en courant les sentiers du bois de Guinette...

Bertrand s'en aperçut-il, seulement ? hypnotisé par la vision, il remontait lentement vers la tour, - la fameuse " tour des larmes ». - Quand il l'eut atteinte, il en poussa le vulgaire battant de bois qui sert, aujourd'hui, de poterne.

- La revoir... La revoir de près ! pensait-il. Et lorsque, allègre, joyeuse, grisée par son ascension solitaire, la jeune femme redescendit et trouva Bertrand Armentières au bas des derniers échelons, elle eut une ombre de sourire.

« Encore vous ? » semblait demander son regard adouci, mais interrogateur.

Bertrand n'hésita que l'espace d'une demi-seconde.

- Pardonnez, madame, à ce qui peut vous sembler n'être que de la simple curiosité. Et permettez-moi de me présenter. Bertrand Armentières, « écrivain-philosophe », dit-on avec

trop de bienveillance à mon égard. Un chercheur, *un rêveur qui agit*, ajouterai-je, si vous le permettez. Je passe, pour la première fois, mes vacances dans la vallée d'Étampes. Et c'est pour moi un éblouissement que de découvrir, à la fois, cette tour que j'ignorais et... sa châtelaine !

- La pauvre Ingeburge ? demanda l'inconnue, avec un hochement de tête apitoyé. Oui, je connais moi-même son histoire... Lamentable existence d'une reine cloîtrée par le plus barbare des époux, Philippe-Auguste ! Mais je connais vos livres, cher monsieur. J'ai lu, tout récemment, votre dernier ouvrage sur les réactions de l'âme. Écrivain-philosophe est bien votre titre. Et j'ajouterai même : écrivain-psychologue, au sens très haut où je place ce mot. D'ailleurs, celui de *psychomètre*, (puisque c'est, en somme, de la *psychométrie* que vous faites), conviendrait encore mieux. J'ai rarement lu, je vous le dis sans vaine flatterie, des ouvrages aussi passionnants que les vôtres. Du point de vue de l'analyse de l'âme, vous avez atteint une hauteur qui ne sera pas de sitôt égalée, j'en suis sûre. Mes compliments, monsieur.

Et de plus en plus souveraine, - sans daigner se présenter elle-même, - elle inclinait la tête, pour un adieu.

Bertrand, qui avait senti son cœur fondre d'une très douce émotion en l'entendant ainsi parler de son oeuvre, - qu'elle avait lue et comprise, - eut un regard suppliant.

- Si j'osais, madame ?... Vos amis, je le vois, vous ont abandonnée...

- On ne m'abandonne pas, répondit l'inconnue, avec une heureuse insouciance. Je suis de celles qui s'évadent, monsieur Armentières, point de celles qu'on fuit. Je suis, également, de celles qui ne retiennent jamais... Oui, mes amis, - qui ne brillent pas par le courage, - ont jugé... plus... prudent... (elle eut un gracieux sourire), de rentrer à l'hôtel. Mais je connais parfaitement le chemin. J'ai toujours eu l'âme d'un pigeon-voyageur. Ne soyez donc pas en peine pour moi...

- C'est un ordre ? supplia-t-il. Dois-je comprendre que je vous suis odieux ? Vous venez de me parler de mon oeuvre comme on l'a rarement fait. Oui, même les savants les plus spécialisés dans les études psychologiques, ne m'en ont dit que des bourdes absurdes. Parler avec vous est un réconfort, pour un chercheur de ma sorte... Aussi me permettrez-vous, - ainsi que l'eût fait, jadis, un galant chevalier rencontrant une dame en promenade sur sa haquenée blanche, - de vous reconduire ?

- L'image est jolie, apprécia-t-elle, amusée. Eh bien, puisque vous-même demeurez, je crois, dans la vallée d'Étampes...

- Au château des Libellules, précisa-t-il immédiatement.

Elle inclina la tête.

- De plus en plus poétique, dit-elle avec une légère ironie. Eh bien ! redescendons ensemble

vers Étampes. Je déjeune, avec mes amis, à l'Hôtel du Grand Courrier, rue Saint-Jacques. peut-être y passerons-nous, même, quelques jours ?

- Je le souhaite, prononça-t-il avec un ardent espoir.

Et c'était, pour une fois, si sincère, que la radieuse inconnue s'étonna.

- Pourquoi le souhaitez-vous ? dit-elle, comme ils atteignaient la Promenade de Guinette. Vous m'apercevez pour la première fois, et... vous ne me connaissez pas. Non, non, M. Armentières... Non, ne dites pas, surtout, que vous croyez bien me deviner. Un tel mensonge serait indigne du grand écrivain que vous êtes. Car je ne suis pas facile à connaître et le « *Connais-toi toi-même* » du grand philosophe grec m'a toujours paru, même pour soi, un réel tour de force. Non, je ne me connais pas moi-même... Et, m'ignorant, je ne permets pas volontiers aux autres de me découvrir. C'est ainsi.

Bertrand eut un sourire heureux.

- J'accepte le verdict, dit-il plaisamment. Mais à la condition que, joueuse de fair play vous ne, fuyiez point trop rapidement cette vallée enchantée... Il faut être loyale. Puisque psychologue vous voulez bien me nommer, vous n'avez plus le droit de fuir lâchement, sous le prétexte vain que je pourrais mieux vous connaître, en vous revoyant... Restez, madame, restez encore quelques jours à Étampes. C'est l'écrivain qui vous en supplie...

- Eh bien, acquiesça simplement la jeune femme, comme ils arrivaient devant l'Hôtel du Grand Courrier, eh bien, c'est entendu, *mon cher confrère...*

Et riant gaîment devant l'étonnement d'Armentières.

- Eh ! oui, c'est une belle rencontre !... Je suis, moi-même, en tournée... dirai-je d'inspiration ? Je guette, comme vous, le décor propice et les personnages créateurs de mouvement, d'action, de rêve... Une romancière en vacances, c'est bien cela ! Une romancière qu'accompagne souvent, dans ses déplacements, un gentil couple ami. Vous les verrez : insignifiants et... indispensables, par leur gentillesse à me préserver de tous les heurts matériels. Grâce à eux, j'évite tous les soucis de la route, j'ignore tout- ce qui n'est pas mon métier. Je les bénis et les aime bien, en retour de leur fraternelle affection. Sans eux, je ne voyagerais jamais, - surtout en auto...

Et tendant à Bertrand une main franche

- Enchantée de la rencontre, décidément, mon cher confrère.

CHAPITRE V

UNE ROMANCIÈRE EN VACANCES.

Bertrand Armentières vécut deux jours dans une impatience fébrile, escomptant, sans la moindre raison, un appel de la voyageuse.

Mais celle-ci, indifférente, demeurait invisible.

Une romancière ! Ainsi, c'était une romancière !...

Bertrand vécut ces deux jours dans un état indescriptible. Tantôt fiévreux, actif, bousculant tout autour de soi, mettant le dévoué Jean-

Lou sur les dents, il ne cessait d'arpenter la campagne ou les rues d'Étampes, dans l'espoir d'apercevoir l'inconnue. Son visage ne lui avait révélé aucun nom. Mais, quelle simplicité, quelle noblesse dans le ton et l'allure, quelle réserve de grande dame ! Bertrand, subjugué d'abord par une apparence, se sentait enfin réellement épris de sa « jeune confrère ».

- Mais, qui est-elle donc ? se répétait-il, anxieux, en étreignant son front à deux mains, tandis que, penché sur sa table de travail, il demeurait des heures durant à rêver, sans vouloir prêter attention aux feuillets zébrés par la franche et énergique écriture de Jean-Lou. (Vainement, celui-ci tendait-il vers lui le résultat de ses patientes recherches de la veille). Qui est-elle donc - Qui ?... Oh évidemment, je ne connais pas toutes les romancières... Il en est quelques-unes de célèbres, même, dont j'ignore les traits, soit qu'elles aient une existence très familiale, très retirée du monde, soit qu'elles voyagent, ou bien qu'elles habitent la province. Mais, c'est égal ! Jamais je n'ai tant regretté de m'être tenu, pour ma propre part, autant à l'écart des réunions professionnelles. Je le vois bien : jusqu'ici, je n'ai été qu'un orgueilleux... Un orgueilleux...

Et prononçant mentalement ce *mea culpa* impitoyable, Bertrand Armentières ne cessait de se répéter :

- Quelle allure !... Et quelle réserve ! Une reine agirait ainsi. Ah ! malappris, tu te pré-

sentes ainsi toi-même ! Et tu t'imagines, par surcroît, qu'il suffit de ton nom - de ton triste nom - pour faire tomber la barrière des convenances ?... Eh bien, tu as été rappelé à l'ordre - et avec quelle élégance ! Ta qualité d'écrivain t'a même seule valu l'avantage de pouvoir la raccompagner... Mais, qu'espérais-tu donc de plus ? Qu'elle t'écrivît au « Château des Libellules » ?... Hein ? T'es-tu assez dépêché de lui faire connaître ton adresse ! Risible ! Cela t'apprendra le respect, mon petit Armentières !...

Et concluant tragiquement, il pensait

- Je ne la reverrai jamais !...

Il vivait dans une demi-somnolence, un complet affaissement moral et physique, succédant à l'exaltation des premiers jours. Une semaine s'écoula ainsi. Après avoir apprécié le calme qui avait suivi la tempête, Jean-Lou, déjà très attaché à celui qu'il voulait nommer son « maître », résolut de l'aider à réagir, sans bien savoir la cause qui le torturait ainsi.

- Maître, lui dit-il un jour, lui donnant encore, sans y penser, l'appellation condamnée par Bertrand Armentières, ne désirez-vous donc plus connaître les environs d'Étampes ? Il en est de si jolis !... Le bord des rivières, les cotteaux boisés, les champs, le vieux marais asséché et cultivé, lui-même, sont remplis de séductions, en cette saison... C'est plein de fleurs, de baies, d'oiseaux... Les entendez-vous chanter d'ici ?... Ne voulez-vous plus visiter les

vieilles églises d'Étampes et connaître mieux encore cette ville au cachet si particulier ? Quand irons-nous rendre hommage à Saint-Martin ?

Bertrand Armentières releva une tête lasse et fixa sur son secrétaire un regard éteint.

- Demain... Un autre jour... Pas ce matin, mon petit Fayet...

- Mais, cet après-midi ? insista, têtu, Jean-Lou, qui ne se lassait pas facilement.

- Cet après-midi. ? répéta lentement, comme en songe, la voix sans timbre. Pourquoi cet après-midi ?

- Parce qu'il fait beau, tout simplement ! s'enthousiasma Jean-Lou. Parce qu'il ferait bon errer le long des rivières d'Étampes, avant d'atteindre Saint-Martin ; parce que la tour penchée de cette belle et très ancienne église vous charmerait, j'en suis certain ; parce qu'enfin, parce qu'enfin...

Il suspendit quelques instant sa phrase et acheva enfin, dans un beau sourire confiant

- Parce qu'enfin, maître, il y a près de trois jours que je n'ai revu Claudie et que... - si vous le permettez, bien entendu, - je pourrais lui demander de faire partie de notre promenade ?.

Oh ! l'aveu franc, naïf et courageux ! L'aveu si peu déguisé !...

Un autre que Bertrand eût compris, eût souri, eût aimé cette juvénile confiance, ce courage qui prouvait, à la fois, son grand amour pour Claudie, et, aussi, l'amitié déjà éprouvée pour

Bertrand... Mais celui-ci, indifférent à tout, plongé dans un rêve enchanté, ne retint qu'un seul mot, de tout ceci : Claudie...

Claudie... Un charmant dérivatif ! Claudie...

Au fait, est-ce qu'il n'avait pas cru voir des larmes dans ses yeux, le fameux jour de la visite à la Tour de Guinette, - « la Tour des larmes », ainsi l'avait-il nommée, il s'en souvenait, en voyant sourdre, justement, des larmes de cristal dans les regards posés douloureusement sur lui ?...

*

* *

Mais si ! Claudie avait pleuré, ce jour-là, et... pleuré pour lui... Ah ! que cette découverte lui taisait du bien ! On pouvait donc encore s'éprendre de lui ? Car, bien entendu, il ne conservait aucun doute quant à la qualité du sentiment éprouvé par la jeune fille. N'était-ce pas de la jalousie ressentie en devinant l'intérêt éprouvé par l'écrivain pour une inconnue ?

Mais si, mais si ! Claudie était jalouse !...

Ah ! le délicieux dérivatif à l'idée fixe, que le bel amour de cette enfant pure ! La merveilleuse étude de sentiments, prise sur le vif !

« Scalper une toute jeune âme, la voir sentir, sourire, vivre enfin !... pensait-il, soudain radieux.

Profondément égoïste, Bertrand, inconscient du mal que sa seule présence pouvait causer à la trop influençable Claudie, prononça :

- Eh bien ! c'est entendu, Fayet... Filez prévenir votre jeune camarade. Vacances, mon ami, nous sommes en vacances pour la journée !... Vite, courez et ramenez-nous notre Claudie pour le déjeuner. Nous partirons aussitôt après, tous trois, pour Saint-Martin...

- Merci, maître ! s'exclama Jean-Lou.

Et, dans un élan de jeunesse, il sauta par la fenêtre du rez-de-chaussée, pour aller plus vite, tandis que Bertrand souriait, indulgent.

Le jardin accueillit Jean-Lou. Il ne lui jeta qu'un regard rayonnant, mais superficiel. La nature était, cependant, sa grande amie et, comme tous les sportifs, il aimait le soleil et son rayonnement.

Mais, Claudie passait avant tout, Claudie, petit astre brillant au ciel des pensers de Jean-Lou.

Il la trouva chez ses parents, encore en tenue de jardinière, bien que ses fleurs eussent été soignées depuis plus de deux heures, avant que le soleil vînt les atteindre.

Telle qu'elle était, dans sa robe de toile marine un peu négligée, les pieds nus dans des sandales, ses cheveux fous retombant sur ses yeux, Jean-Lou la trouva exquise. Son cœur fondait toujours à la vue de Claudie. Son petit nez sans poudre, ses joues fraîches, son charme sain de jeune être bien portant l'attendrirent.

- Claudie, petite Claudie, es-tu libre, cet après-midi ?

- Comme tous les après-midi, voyons, répondit tristement la jeune jardinière. Pourquoi cette question ?

- Parce que Bertrand Armentières te demande de nous accompagner jusqu'à Saint-Martin, ma petite Claudie... Ce sera une belle promenade, tu sais ?

- Ç'aurait pu être une belle promenade, oui, répondit Claudie, d'un ton absent. Mais, je me demande si... si je n'ai pas des courses à faire pour la maison. N'est-ce pas, maman ? implorait-elle, en jetant à sa mère, qui passait dans le jardin, un regard suppliant.

Hélas ! Mme Allevard n'intercepta pas cet appel de sa fille, et, le plus tranquillement du monde, s'écria

- Des courses ! Par ce beau temps ? Quelle question !... Nous avons tout ce qu'il nous faut... Et puis, les courses, tiens, tu les feras demain. Ou bien j'enverrai le petit gars de la voisine, qu'une bonne tasse de chocolat et deux brioches récompenseront de sa complaisance. Va te promener, ma petite fille. Il fait si beau

Et puisque c'est M. Armentières lui-même qui t'en prie...

Mots maladroits. Hélas ! la gentille maman ignorait tout, encore, de l'épisode de la tour. Elle ne savait qu'une chose, cette excellente Madame Allevard : c'était que Jean-Lou était épris de Claudie et qu'un mariage prochain était fort possible. Elle n'était pas sans avoir remarqué l'indifférence de Claudie pour Jean-Lou et souhaitait voir naître, entre eux, la tendre confiance et l'attachement profond qui font les unions heureuses. De plus, la promenade serait patronnée par Bertrand Armentières... par le respectable écrivain... Et cætera... Et "cætera... Et caetera...

Claudie eut encore un regard éperdu.

- Mais je croyais qu'il nous fallait des oeufs, beaucoup d'oeufs, pour les conserves de l'hiver ?

- Eh bien ! ton père les rapportera demain, avec la charrette anglaise. Tu n'as pas la prétention, chérie, de vouloir porter toi-même la quantité nécessaire ?... Donc, va te promener un peu, ma petite, cela te fera du bien et chassera ces idées noires qui voltigent, autour de ta tête, comme de sombres oiseaux de proie.

- C'est bien, dit Claudie, j'irai...

Elle rentra dans la maison, et Jean-Lou, ravi, l'attendit patiemment en causant avec Mme Allevard. Lorsque Claudie reparut, Jean-Lou fut émerveillé par la fraîche apparition qu'il avait devant les yeux. Son rose visage était

abrité par une capeline de paille de riz, ornée d'un grand noeud de velours turquoise, qui la rendait plus femme, en lui donnant facilement deux ou trois ans de plus. Elle avait échangé sa robe de jardin contre une toilette blanche, très élégante, que Jean-Lou ne connaissait pas.

- Comme te voilà jolie ! lui dit-il, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls sur la route. Je ne connaissais pas cette robe. J'aime sa coupe. Elle est sobre, et, cependant, elle a quelque chose.

Il chercha, en son cerveau masculin, ignorant des termes à employer pour qualifier la mode féminine - et cela amusait généralement beaucoup Claudie - l'épithète convenable, et ne la trouva pas.

- Enfin, j'aime cette jupe plissée.

- C'est pratique, constata simplement Claudie, indifférente à tout.

- Très pratique, se hâta de confirmer Jean-Lou, un peu étonné de cette tristesse qu'il ne s'expliquait pas.

Mais lorsqu'ils eurent atteint les « Libellules », que Bertrand Armentières, en les apercevant, leva joyeusement les bras au ciel, .-n s'exclamant :

- Les voici !... La voici !... Voici, enfin, notre Claudie !... et que le jeune secrétaire constata, avec un réel ébahissement, le ton de rose pourpre qui recouvrait, soudain, les joues de sa Claudie ; lorsqu'il vit s'éveiller doublement le pauvre regard éteint de la jeune fille,

soudain brillant comme un miroir, et étinceler gaiement les yeux jusque-là si mornes, de Bertrand, Jean-Lou pensa, avec une soudaine et jalouse amertume

- Ah ! si j'avais su !... Non, je n'aurais pas été chercher Claudie.

CHAPITRE VI

SUR LE PONT DORÉ

Débouchant, tous trois, par l'Abreuvoir du Mouton, Claudie, Bertrand et Jean-Lou se dirigeaient vers Saint-Martin, par la Promenade des Prés.

Quelle belle journée, décidément, et qu'il faisait bon marcher lentement, le long de la rivière !...

Jean-Lou en oubliait son inquiétude - cette angoisse inconnue qui l'étreignait depuis une heure. Il lui avait semblé, durant le déjeuner, que Claudie lui échappait, qu'elle ne serait plus

jamais sienne... Bien qu'il n'y eut encore aucune parole d'engagement entre elle et lui, Jean-Lou, cependant, pressentant l'avenir, s'était habitué à considérer Claudie comme sa fiancée. Elle n'avait pas l'air de comprendre, bien sûr, les timides avances de son soupirant... Mais elle ne les repoussait pas non plus, et partout, l'accueillait amicalement.

Or, depuis peu, il avait l'impression de ne plus exister pour elle...

Que la vie était dure, décidément ! Un mois auparavant, il se désolait de n'avoir pas de situation. Il en trouvait une, enfin, fort belle ; et celui à qui il la devait - un homme qu'il eût voulu pouvoir estimer, apprécier, aimer, - risquait de lui retirer son bonheur. Son bonheur !

Il soupira, et se traita, in petto, d'égoïste. Ce n'était pas à lui qu'il devait songer, mais à Claudie avant tout. Claudie n'était encore qu'une enfant : c'était elle, par conséquent, qu'il fallait protéger de la folle illusion. Le joli mirage pouvait bien n'être qu'un jeu, de la part de l'écrivain. Un simple... flirt.

Jean-Lou se promit de veiller avec vigilance et de dissiper lui-même, s'il le fallait, le mirage joli. Le célèbre écrivain pouvait, en passant, aimer parler avec une petite fille point trop sottre, ni trop désagréable à regarder ; mais irait-il jusqu'à lui demander de partager son avenir ? En ferait-il sa femme ?

Jean-Lou sourit avec tristesse... Claudie et Bertrand ne s'en aperçurent même pas. Ils sui-

vaient le sentier qui longe la rivière. Parfois, Claudie se baissait pour cueillir une fleur, et Armentières, gagné au jeu cruel, faisait de même. Pauvres fleurettes, heureuses de vivre cette journée de soleil et qu'une main sévère cueille, distraitemment, en passant...

Ainsi des âmes, parfois...

Bertrand tendait à Claudie les fleurettes, de pourpre ou d'or, avec un sourire qui allait en s'accentuant. Claudie, d'abord confuse, bientôt enivrée, croyait deviner un hommage dans ce geste. Et Jean-Lou, tristement, pensait : « Et moi ? »

L'écrivain se baissa une fois de plus et coupa délicatement la longue tige d'une grande fleur pâle, dont les nombreux pétales composaient une corolle fort agréable à l'oeil.

- Prenez cette fleur, dit-il en la tendant à Claudie, avec tendresse. Elle est blanche comme votre âme...

Agacé, Jean-Lou les précéda jusqu'à Saint-Martin.

La vieille église, fondée par Clovis, reconstruite au onzième siècle, émerveilla Bertrand Armentières, qui se rapprocha de Jean-Lou, dont il appréciait la savante érudition régionale. Les détails fournis par le jeune homme le passionnèrent. Le clocher, « unique en France le fit s'ébahir de bon coeur. Séparé de l'église et construit au XVIe siècle, ce clocher a subi, on ne sait trop pourquoi, une singulière incli-

naison, d'ailleurs légèrement rectifiée à mi-hauteur.

Ils revinrent par le même chemin, tout en obliquant vers le Petit Saint-Mars. Sur les cotéaux dominant la vallée, des campeurs, venus à bicyclette, avaient établi un vrai, village de toile.

Et Bertrand disait, rêvant tout haut

- Etudier la vie, la poursuivre jusqu'en ses moindres recoins, assister à toutes ses réactions... En faire naître, s'il le faut... Et composer enfin une oeuvre qui *soit*, une oeuvre qui reste...

Et Jean-Lou soupirait, en écho

- Non... écrire une oeuvre d'amour...

Ils redescendirent vers le vieux marais asséché, et, évitant les chemins où les pieds collent encore trop à la terre, les jours humides, - ces endroits où l'on a la désagréable sensation d'enfoncer - ils atteignirent la Juine.

La Juine ! Jean-Lou se revit, par un après-midi en tout semblable, cherchant Claudie l'introuvable, la fuyante Claudie. Claudie rêvait, ne l'attendant guère... Une courte discussion avait surgi, entre eux, à propos de Bertrand Armentières...

Ah ! comme il l'avait défendu, celui qu'il nommait alors, en son jeune enthousiasme, « le maître » ! Et comme elle avait ri, moqueuse, indifférente, inconsciente. Ah ! la vie...

Bertrand Armentières, avec l'âme d'un chas-

seur de papillons, voulait la capter... D'autres la vivent ! » pensa Jean-Lou, amer.

Que faisait-il, là, près de cette jeune fille qu'il aimait et dont le coeur lui échappait, en cette campagne connue depuis son enfance, et qu'il ne reconnaissait plus, tant sa peine transformait sa façon de juger et de contempler ?

Bertrand s'aperçut-il de la moue prolongée que faisait son jeune secrétaire ? Un peu étonné de ce long silence, qu'il ne savait à quoi attribuer, - Jean-Lou se révélant agréable bavard et causeur disert, lorsqu'ils devisaient tous les deux, - prit sur lui de s'arracher à l'aimable emprise de Claudie.

Cela ne lui fut pas difficile. Il s'appartenait toujours, quelles que fussent les apparences. Le don de son sourire, de son regard velouté, oui, c'était bon, Mais rien de plus. Le coeur n'était jamais de la partie et, dès qu'il lui plaisait, il reprenait son masque un peu sévère et hautain de grand seigneur cultivé, que seules les lettres amusent.

- Fayet, par où revenons-nous ?

Tiré de sa songerie désabusée, Jean-Lou eut un frisson avant de répondre

- Mais... par l'avenue de Bonnevaux, je crois. Vous ne la connaissez pas encore et elle vous séduira par le couvert de ses grands arbres formant voûte feuillue.

- Fayet, vous parlez comme un poète. Sus à l'avenue de Bonnevaux !

Ils étaient assis, tous trois, sur un tronc d'ar-

bre couché le long du sentier... A l'invite de l'écrivain, Claudie et Jean-Lou se levèrent. Alors, les deux hommes s'ébahirent, car la jupe plissée de leur jeune compagne était couverte de ces minuscules boules végétales qui collent aux vêtements.

- Oh ! les grattons !... dit Claudie, ennuyée.

- On appelle cela des grattons ? J'en ignore le vrai nom, n'étant pas très calé, en botanique, dit gaiement le psychologue. Mais, cela fait une assez belle garniture vivante sur votre robe blanche Et puis, on dirait que c'est toute la vallée de la Juine qui cherche à vous retenir ?

A demi-consolée, à demi-désolée, Claudie, rapidement, tentait d'en extraire quelques-uns. Mais la plupart tenaient bon et, sur le tissu léger, menaçaient de laisser des traces cruelles.

- Laisse-les, cela vaut mieux, conseilla Jean-Lou. Ta mère t'aidera à les retirer, tout-à-l'heure. Elle sera plus adroite.

Claudie accepta la solution et tous trois s'en revinrent par l'avenue de Bonnevaux. Ils virent couler la Juine sur le pont de pierre, qu'aimait tant Claudie, et admirèrent, un peu plus loin, les fûts élancés des arbres se mirant dans le Juineteau.

- Le Juineteau... Est-ce le fils de la Juine ? demanda Bertrand.

Il paraissait de charmante humeur. Ce bel après-midi de campagne, avec ses heures de détente et de grâce, les minutes d'érudition dues

à Jean-Lou, le rendait indulgent envers les autres et surtout envers lui-même. Il oubliait tout le travail suspendu, la pensée - qu'il jugeait étonnante et profonde - interrompue, le matin-même, par l'arrivée de Claudie. Il en oubliait, même, l'étrange sensation de bonheur qui l'avait envahi, quelques jours auparavant, lorsque, au pied de l'échelle de fer de la Tour da Guinette, il avait senti, pour la première fois, son coeur lui échapper...

Or, justement, il l'aperçut, le vieux donjon édifié par Robert-le-Pieux, dressant sa masse formidable qui domine la vallée, entre les arbres. Il ressentit, soudain, un étrange pincement au coeur - on le dédaignait donc ?

Mais qu'attendait-il, au juste ? Il n'aurait su répondre à cette question... Cependant, lui, l'insouciant, lui, le frivole, qui jouait au naturel « l'Indifférent » ; lui, Bertrand Armentières, qui se faisait un point d'honneur d'avoir su conserver une grande liberté sentimentale et de n'avoir jamais connu la plus petite chaîne, il attendait un message, quel qu'il fut...

Celui-ci dut-il être, par la suite, le premier chaînon d'un engagement plus sérieux.

Il toussa, posa sa main sur ses yeux, comme si le soleil le gênait... En réalité, c'était pour mieux admirer la tour de Guinette qui lui rappelait - était-ce étrange ? - sa première sensation de souffrance morale...

Tenant toujours entre ses doigts la fleur blan-

che, dont la tige avait minci, dont la corolle pendait comme une tête fatiguée, Claudie le suivait, se défendant orgueilleusement de revivre les instants bouleversants de leur visite à la Tour. Elle était un peu fatiguée et fût volontiers rentrée chez ses parents. Mais il lui était trop doux de prolonger l'agréable après-midi, en suivant encore Bertrand et Jean-Lou, qui paraissaient se diriger vers Étampes, par le Boulevard Berchère.

C'était, comme d'habitude, Jean-Lou qui les guidait... Quelle intuition soudaine le fit obliquer vers la rue du Pont-Doré ? Parvenus sur le pont - qui n'a de doré que le nom - Bertrand s'exclama :

- Encore des lavandières ! Que de travail, décidément, pour blanchir cette bonne ville d'Étampes !... J'aime le son de leurs battoirs, frappant le linge. Elles semblent tambouriner les nouvelles et les commérages du canton : « Pan-pan ! Écoutez... Voici ce qu'on dit ! On dit que le fils X va épouser la fille des Y ! On dit que dame Léonore a plus de gros sous, dans un vieux bas, qu'il n'est de poissons au fond de la Chalouette !... On dit que...

- On dit que le célèbre Armentières est la langue la plus spirituelle mais la mieux pendue d'Étampes ! fit jovialement, auprès de l'écrivain, une voix qui le fit se retourner brusquement.

Elle !... C'était Elle !

Claudie ne devait jamais oublier l'accent dont

Bertrand Armentières prononça : « Vous... C'est enfin vous ! » ni le sourire extatique de ses lèvres, ni la détente magnifique de son visage ; ni, enfin, ce profond regard dont il enveloppa la silhouette blanche qui, derrière eux, passait à son tour sur le Pont Doré.

Ni les lavandières, faisant claquer leurs battoirs sur une mesure fantaisiste, ni l'aspect pittoresque des vieux lavoirs sur la Rivière d'Etampes, rien de ce qui composait ce délicat tableau, n'avait plus d'importance aux yeux de l'écrivain... Seule comptait pour lui, (Claudie le sentait, le cœur chaviré), la féminine et gracieuse silhouette surgie auprès d'eux, par un coup de baguette magique. Quelle déception !

Bertrand Armentières, le visage éclairé par une grande illumination intérieure, murmura encore :

- Est-ce joli ? en désignant lavoirs et lavandières. Quel peintre ne s'éprendrait de ce paysage vivant ?

Le sentiment qu'il éprouvait - et qui n'était plus un mystère pour Claudie, tout intuition, soudain - le transformait, l'exaltait, en faisait un homme nouveau.

- Enthousiaste ? demanda, en souriant avec finesse, la médiéval- et gracieuse figure réapparue. Oh ! oh ! mais on gagne à rencontrer, en voyage, les écrivains célèbres ! Qui dirait, qui croirait que Bertrand Armentières, après avoir écrit « ART ET BONHOMIE », MAITRISE DE SOI, ou l'art de dominer son

« moi », » se laisserait ainsi gagner par l'instant poétique et le charme d'un coin assez peu connu d'Étampes ? Peu connu des touristes, tout au moins ! Mon cher maître, permettez-moi de vous présenter mes compagnons.

Elle s'effaçait et, très femme du monde, guidait vers l'écrivain le jeune couple déjà aperçu par Bertrand, à l'intérieur du donjon de Guinette.

- Mes amis, Jacqueline et Jacques Hautefage... Eh oui ! ce couple charmant porte le même prénom, est-ce curieux ?... Bertrand Armenières.

Elle parut attendre, de l'écrivain, semblable présentation, à laquelle ne songeait guère l'étourdi Bertrand. Sa seule pensée était : « Et vous?... Quel est donc votre nom, ô mystérieuse ? »

Alors, avec un ravissant sourire, elle tendit la main à Claudie, dont elle devinait mal l'impression de souffrance imprimée sur le petit visage rose.

- Quant à nous, nous sommes présentées déjà, sans le vouloir, sans même nous parler, il y a quelques jours, entre ciel et terre...

Nous sommes : *Celles qui se sont rencontrées entre deux échelles de fer, sur un mince palier suspendu de la Tour de Guinette.* N'est-il pas vrai ?...

Claudie mit à regret sa menotte dans la main tendue. Mais le loyal shake-hand qu'elle en reçut modifia son opinion, trop injustement préconçue.

Moins partiale, elle se dut de reconnaître que la main franche, qui serrait la sienne, ne pouvait être une main méchante.

Rappelé spirituellement au moment présent, Armentières poussa gentiment Claudie en avant.

- Mlle Claudie Allevard, la petite fée d'Étampes... Et ce grand garçon-là est Jean-Lou Fayet, mon secrétaire d'aujourd'hui, notre confrère de demain.

- Enchantée, mon cher confrère, appuya aimablement l'inconnue, en serrant la main de Jean-Lou.

Mais, à son nom à elle, elle ne faisait point la moindre allusion, Non plus qu'à son talent. Et Bertrand en était à ignorer encore le genre de romans écrits par celle qui tenait, déjà, tant de place dans sa vie.

Que conclure ? Que penser ?... S'agissait-il d'une mystification ? D'un jeu ? D'une coquetterie ?

Il chassa ces idées noires et pensa qu'il fallait, avant tout, retenir le bel oiseau de passage amené sur son chemin.

Il proposa : - C'est l'heure bleue... L'heure charmante où le travail cesse... Voyez : les lavandières ont suspendu leurs battoirs ; elles ont mis à sécher leur linge et vont regagner leurs demeures... Si nous en profitons pour faire encore quelques pas, ensemble, sur la Promenade des Prés ? Qu'en pensez-vous ?

Suppliant, c'était à elle qu'il s'adressait. Elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

- Mais... nous en pensons tous, il me semble, qu'il est un peu tard...

- Même pour une courte promenade ? implora Bertrand, qui sentait fuir l'occasion tant cherchée de connaître enfin le nom de la jeune femme.

- Même pour une courte promenade !... Remettons-la à demain, si vous voulez. J'aimerais, par exemple, admirer les belles pierres tombales de l'Eglise Saint-Gilles, dont on m'a tant parlé et que je ne connais encore pas, et y prier Dieu en faveur de mon but... Car, j'ai aussi un but, dit-elle en souriant finement à Armen-tières. Mais... je doute qu'il s'approche du vô-tre.

- Erreur ! fit-il, faussement enjoué. Nos buts peuvent-ils ne pas être les mêmes ?

- L'avenir vous l'apprendra. En attendant, à demain. Rendez-vous à 15 heures, n'est-ce pas, sur la place Saint-Gilles, devant l'église ?

- Entendu pour demain, se hâta d'acquiescer l'écrivain, trop heureux de l'aubaine inattendue. Mais... pour ce soir, ne nous permettez-vous pas de vous raccompagner ?

Elle hésita à peine, comme la première fois. Puis :

- Nous en serons ravis.

Ils remontèrent, tous les six, par la rue Sainte-Croix. Quelques autos, débouchant de la place Notre-Dame, les forçaient de se ranger sur les

minces trottoirs. Le groupe se désagrégeait, se reconstituait, se défaisait encore... Tantôt rapproché, tantôt éloigné d'Elle, Bertrand, qui, discrètement, n'osait paraître trop rechercher sa présence, se contentait de la contempler avec une attention telle, - bien que seul son habituel regard de coin la suivît, - qu'elle s'en trouva gênée et les précéda de quelques pas, jusqu'à la place de l'Hôtel de Ville.

Alors, il ne la quitta plus des yeux...

Sur la place, il parut reprendre son habituelle maîtrise de soi - cette maîtrise que venait de blaguer spirituellement, quoique sans méchanceté - la jeune romancière, en citant le titre d'un de ses volumes les plus justement réputés, et donna un regard aux tourelles et aux poivrières de l'Hôtel de Ville.

La façade, délicatement ajourée, retenait aussi les regards du jeune couple Hauteffage. Complaisamment, Jean-Lou leur expliquait l'habile restauration d'Auguste Magne, architecte d'Étampes, nécessaire à l'édifice construit vers 1514. Né historien, pratiquant l'érudition avec une facilité charmante et un coeur sincère, qui en écartaient toute idée de pédantisme, Jean-Lou, très écouté de ses nouveaux auditeurs, ne perçut pas l'altération soudaine du visage de Claudie, délaissée par Bertrand et, - en apparence, seulement, - délaissée aussi par lui.

Comme Bertrand lui-même, pris au joli jeu de capter l'attention de celle qui lui avait volé son repos, s'essayait à faire remarquer la tou-

relle d'escalier polygonale et le balcon que décorent les armoiries de la Ville d'Étampes, Claudie, se sentant prise, soudain, d'une étonnante crise de détresse, - tandis qu'un flot de larmes roulait sur son visage, - se détourna brusquement et... s'enfuit, les plantant là.

Ils se retournèrent tous, sidérés et se regardèrent. Qu'arrivait-il ?

- Petite Claudie ? appela Bertrand, ennuyé de cette fuite inattendue, dont il croyait bien deviner le motif, mais qu'il traitait, à part soi, avec la négligence qu'il mettait toujours à constater les sentiments d'autrui : « un enfantillage ». Petite Claudie ?...

Mais « Petite Claudie » fuyait, loin d'eux... D'eux tous... Même - et surtout - loin de ce Bertrand Armentières dont elle avait, inconsciemment, fait un héros et qui se révélait, hélas ! le plus léger, le plus égoïste, le plus oublieux des compagnons. Claudie, depuis près d'une demi-heure, venait de vivre l'atroce sensation de n'exister plus pour son grand homme...

Et n'étant plus rien pour lui, elle s'imaginait, en son naïf désespoir, n'exister plus pour personne... Pour personne...

Une voix consolante, miséricordieuse, - celle de son ange gardien, peut-être, - lui suggéra : « Et tes parents » ?... Aussi, devinant le refuge merveilleux qu'ils représentaient pour elle, c'était vers eux qu'elle fuyait, vers eux seuls, négligeant injustement le trop timide Jean-

Lou, dont l'amour - combien sincère ! - n'avait pas su trouver encore, pour l'émouvoir, les accents romanesques qu'eût appréciés la trop fantaisiste Claudie.

Il fut facile, à Bertrand, de détourner de cet incident l'attention de ses trois nouveaux compagnons. Mais non point celle de Jean-Lou, justement, qui, les plantant là, s'élançait à toutes jambes sur les traces de l'écervelée.

Remontant la rue des Marionnettes, près de celle qui souriait bien énigmatiquement, en le considérant, à son tour, avec des yeux inquiéteurs et amusés, Bertrand Armentières s'extasiait encore de grand coeur sur cette « bonne ville d'Étampes » dont le charme consiste à entremêler, justement, ses immeubles modernes, ses maisons et ses jardins aux plus anciens édifices de son territoire. Mais, l'écoutait-on ?

Ayant suivi Claudie, sans pouvoir la rattraper, car elle courait comme le vent, Jean-Lou n'arriva chez les parents de la jeune fille qu'après son arrivée et sans avoir pu lui parler, auparavant. D'abord, alarmée, puis, bientôt rassurée en voyant arriver Jean-Lou, en qui elle avait une confiance absolue, Mme Allevard monta rapidement auprès de sa fille, qui s'était réfugiée dans sa chambre, pour se jeter sur son lit et pleurer. Elle entreprit de la calmer et résolut, enfin, de laisser s'épancher ce long flot de larmes, avant de tenter de la consoler et de chercher à recueillir ses confidences. Puis, elle descendit et revint auprès de

Jean-Lou, qu'elle rassura de son mieux, en le voyant si sincèrement navré. Indulgente et bonne, elle mettait, en somme, cette grande crise de désespoir sur le compte d'une première querelle entre les futurs fiancés.

Les futurs fiancés !... ah ! si elle avait su !

CHAPITRE VII

SAINT-GILLES.

- Personne ne manque au rendez-vous ? interrogea Bertrand Armentières, en inspectant gaîment du regard la petite troupe fidèle au rendez-vous donné la veille.

Personne ne manquait... Pas même Claudie. Une Claudie qui s'était reprise, avait passé sa matinée à se morigéner et avait pris grand soin de sa toilette, allant jusqu'à coudre elle-même la fraîche garniture de lingerie qui ornait sa nouvelle robe.

En l'apercevant, le regard de Bertrand s'était durci. Il ne lui pardonnait pas sa fuite absurde du précédent crépuscule. Grâce à ce geste enfantin, qu'il jugeait sévèrement, - lui, si indulgent pour soi-même, - la charmante promeneuse, rencontrée par un providentiel hasard sur le Pont Doré, ne l'avait plus regardé de la même façon.

Mal à l'aise sous le feu de ses yeux, soudain profondément interrogateurs et qui le fouillaient jusqu'au fond de l'âme, Bertrand, avec une angoisse jusque là inconnue, avait senti l'épouvante naître en son esprit. Ce n'était plus lui qui jugeait, qui étudiait... On l'observait, on le scalpait, on le disséquait avec une insistance qui le martyrisait, cette fois.

Les rôles étaient bien changés !...

L'écrivain-philosophe, l'écrivain-psychologue, le superbe « coupeur de cheveux en quatre », le *Chirurgien des âmes* ainsi qu'il se nommait, non sans vanité, se sentait, soudain, tremblant comme un enfant devant son maître.

Il s'était séparé de ses nouveaux compagnons, devant l'Hôtel du Grand Courrier, presque avec soulagement...

Mais la nuit avait passé, ramenant l'euphorie coutumière, rendant le calme à son cerveau en fièvre. L'équilibre était revenu. Bertrand Armentières, qui s'était si parfaitement dominé, jusque-là, s'était repris... Lui qui jouait avec le coeur de la jeune Claudie, considérée comme un excellent sujet d'étude, lui qui, au cours de ses

nombreuses années d'observation, n'avait jamais connu l'amour véritable, ni la souffrance, pouvait-il ne pas retrouver son « self-contrôle » ?...

Il s'avança, dès qu'il l'aperçut, vers celle qu'il nommait encore « mon Inconnue », ne pouvant lui donner une autre appellation, et la reçut avec un sourire rayonnant de joie... Car, seule la quiétude habitait son âme, en ce début d'après-midi. toute tristesse, toute peine en étaient exclues.

La visite de l'église Saint-Gilles commença presque aussitôt. Dédaignant le reste du groupe, c'est-à-dire le jeune ménage ami et même Claudie, - bien que celle-ci cherchât vainement à attirer son regard, Bertrand guida lui-même « L'Inconnue » vers les belles pierres tombales, les châsses de Saint-Leu et de Saint-Gilles, les différents piliers, ronds ou carrés, et le beau rétable en bois sculpté par l'Etampois Nicolas Legendre. La chaire, sculptée également par le même artiste, retint aussi leur attention. Bertrand était déjà entré dans l'église Saint-Gilles avec Jean-Lou, qui avait su lui en faire admirer chaque détail. Il se servait, maintenant, de son étonnante mémoire pour intéresser la belle visiteuse.

Elle l'écoutait, visiblement curieuse et éprise d'art ancien. L'atmosphère de Saint-Gilles prêtait aux évocations historiques. Sur cette pierre tombale, qu'ils admiraient, penchés tous deux rêveusement, n'y avait-il pas les armoiries du

célèbre pèlerin Eudes le Maire, dit Chalo-Saint-Mard ?

Lorsqu'ils s'arrachèrent à leur contemplation, ils cherchèrent des yeux leurs compagnons et ne les virent plus. Ils s'apprêtèrent donc également à quitter l'église. Mais au moment même de franchir son seuil, l'Inconnue jeta un regard sur la place, y vit fort bien Jean-Lou faisant admirer aux Hautefage le vieux clocher de type beauceron, n'y aperçut point Claudie et, rentrant dans l'église, après avoir murmuré à Bertrand : « Excusez-moi », elle se mit en quête de la jeune fille.

Elle la découvrit en prière, agenouillée sur un prie-Dieu, contre un des piliers.

- Mademoiselle ? murmura-t-elle, en posant doucement sa main sur l'épaule de Claudie.

Celle-ci ne parut pas l'entendre et l'Inconnue s'agenouilla à son tour, non loin d'elle, Elles prièrent ensemble, sans que Claudie s'en doutât, sans que Claudie devinât, surtout, que celle qu'elle craignait tant implorait le Seigneur pour elle.

« Mon Dieu, disait tout bas l'Inconnue, d'un coeur fervent, mon Dieu, venez au secours de cette enfant... Aidez-la... protégez-la... Sa pauvre âme a tant de peine ! Je lis tant de tristesse en ses yeux !... Inspirez-moi, Mon Dieu ?... Faites que je puisse l'aider... guidée par Vous, je saurai rendre, il me semble, la paix du coeur et de l'esprit à cette pauvre enfant qui souffre...

Je devine tant de désarroi, en elle... Mon Dieu, venez à son secours !... »

Lorsqu'elle s'interrompit de prier, elle était entourée d'une bienfaisante protection qui venait réellement à son aide, pour le bien qu'elle souhaitait accomplir. Elle remercia profondément Dieu, pour cette action de grâces et se dirigea, les yeux humides, le coeur léger, vers Claudie.

Celle-ci, de même, ne priait plus... Mais sa tête, encore lasse, comme une fleur courbée par l'orage, pendait sur son épaule droite.

- Venez, petite amie, murmura l'Inconnue. Il ne faut pas être triste, car la tristesse est stérile. Il reste tant de belles choses à accomplir, dans le monde. Avec l'aide de Dieu, vous pouvez agir pour le Bien. L'action guérit l'âme : elle l'aide à se diriger, avec altruisme, vers le prochain. Il ne faut pas tant penser à soi, voyez-vous... Toute souffrance nous vient, principalement, de notre égoïsme... »

D'abord stupéfaite, puis bientôt émue par les douces paroles murmurées à son oreille, Claudie, qui s'était levée sans répondre, suivit l'Inconnue hors de l'église. Lorsqu'elles furent dehors et que le jour magnifique les accueillit, l'Inconnue se pencha vers Claudie.

- Petite fille, dit-elle tendrement, il faudra que nous devenions amies. Je ne veux pas être pour vous celle qui sème la peine, mais l'affection ; la créatrice de joie et non la donneuse de tristesse. Séchez vos pleurs. Vous n'êtes plus seule avec vous-même : vous avez, maintenant,

auprès de vous, quelqu'un qui vous a comprise et qui vous aidera à être heureuse... Je veux dire, ajouta-t-elle affectueusement, comme le regard de la jeune fille se tournait éperdument vers elle, que toutes les deux, réunies, nous deviendrons une force, - une force capable de lutter contre le mal, celui-ci puisse-t-il, actuellement, vous paraître orné de toutes les séductions. Non, non, ajouta-t-elle, avec une gentille ardeur, non, ne me dites rien... Pas ici, tout au moins, nos compagnons sont là et nous allons les suivre dans notre visite d'Étampes, sans rien leur révéler de notre nouvelle amitié. Mais je veux être votre confidente : venez demain matin me chercher, vers onze heures, à l'hôtel. Nous irons nous promener toutes les deux... Vous et moi... Est-ce entendu ?

- C'est entendu... balbutia Claudie, reconnaissante.

- Alors, à demain.

Elle lui tendit sa main, que Claudie serra avec une force qui émut l'Inconnue.

« Pauvre, pauvre petite âme en désarroi !... » pensa-t-elle, apitoyée. « Mais je la sauverai... malgré lui.. »

Et, souriante, n'ayant l'air de rien, elle redescendit avec Claudie près du groupe, qui se lassait d'admirer la place et les vieilles maisons des « Piliers » du Marché aux Grains.

- Eh bien ! dit gaiement Bertrand, qui avait retrouvé son sourire séducteur, en voyant réapparaître l'Inconnue. Vers quel coin pittoresque

d'Étampes nous dirigerez-vous maintenant, mon cher Fayet ?

- Voulez-vous que nous passions par les vieilles rues, pour remonter ensuite vers le boulevard de Guinette ? De là-haut, la vue sur la ville et ses environs est très belle et le panorama mérite l'ascension... De plus, la promenade est charmante.

- Fayet, vous parlez comme un Guide Bleu. C'est dit. Prenons par les vieilles rues.

Jean-Lou, fier de cette ville d'Étampes où il était né, les fit passer tout d'abord, par la minuscule rue de la Manivelle, dont l'aspect. mérite bien le nom, cette rue ayant vraiment la forme d'une manivelle, avec son tournant. Les noms des rues d'Étampes, du reste (ces vieux noms si étonnants, qui charment le touriste), défrayèrent la conversation, durant la montée vers le boulevard de Guinette. Puis, il ne fut plus question que des vieux moulins d'Étampes : le Moulin Sablon, le Petit Moulin, le Grand Moulin, le Moulin du Port et combien d'autres, tous désaffectés, ou réduits à d'autres besognes.

- Fayet, demanda Bertrand, il faudra nous faire visiter, un de ces jours, l'un: de ces moulins... N'est-ce pas ?

- Mais, avec plaisir, accepta Jean-Lou. Voyons... Nous pourrions prendre rendez-vous pour après-demain ? Nous irions visiter le Moulin, de l'île Maubelle, par exemple... Ou plutôt un autre, auquel je pense. Bien qu'il ne

serve plus à faire de la bonne farine, mais à d'autres travaux non moins utiles, sa grande roue tourne toujours sur la pittoresque rivière que vous connaissez déjà.

- Entendu pour le Moulin de l'Ile Maubelle ou pour son voisin, accepta l'Inconnue, avec un empressement qui ravit Bertrand.

Il était fort loin de se douter que si elle prolongeait son séjour, c'était en raison d'un certain plan, qu'elle entendait réaliser avant peu.

CHAPITRE VIII

LE VIEUX MOULIN.

- Ici, les moulins n'ont pas d'ailes, s'excusa gaiement Jean-Lou, tandis que la petite troupe traversait Étampes, le surlendemain, pour se rendre au lieu choisi. Ils ont des roues... Toutes ces roues autrefois, qui tournaient sur les nombreuses rivières de la région, devaient entourer celles-ci d'un refrain assez semblable au ronron régulier d'un gigantesque minet. Maintenant, les roues tournent de-ci, de-là, au hasard

des nécessités, pour d'autres travaux ; ici, pour employer la force de la rivière à je ne sais quel polissage... Là, pour nettoyer les vieux sacs vides... Ainsi de suite... Poésie, tu te meurs en notre belle contrée !

- Non pas, puisqu'il existe encore des poètes, en votre belle contrée, pour la chanter, répondit l'Inconnue avec un sourire gracieux.

- Des poètes ? demanda Jean-Lou, en rougissant. Mais... qui vous a dit ?

- L'air du temps... Ou bien le souffle de la brise... Ou bien mon esprit, très curieux, qui interviewe même les ondes qui passent... Ne cherchez pas, ajouta-t-elle gentiment. Mais je connais maintenant vos vers, et - puis-je le dire sans trop effaroucher votre grande modestie ? - et je les aime.

Elle avait eu un bon regard envers le jeune secrétaire de Bertrand Armentières, pour dire cela. Faisant suite à la visite de Claudie à l'hôtel du Grand Courrier - visite durant laquelle elle avait tenté de capter la confiance de la jeune fille et de la faire un peu parler, - elle était bien décidée à mettre en valeur le trop timide soupirant, dont elle devinait, avec sa prescience, toute la valeur.

- Fayet, vous avez publié des vers, - mais si ! puisqu'on les connaît, ne niez donc pas ! - et vous ne me les avez jamais montrés ? Ce n'est pas bien, reprochait Bertrand.

- Mais, dit Jean-Lou sur le gril, ce sont des vers de jeunesse...

- A votre âge, bien entendu ! dit en riant l'écrivain.

- De toute jeunesse... Des vers écrits entre quinze et dix-huit ans... Ils ne valaient pas votre attention, je vous l'affirme.

- Nous verrons cela. Je me procurerai, dès ce soir, un exemplaire de vos vers, et je vous donnerai là-dessus mon opinion... qui ne saurait être différente de la vôtre, dit-il, en se tournant galamment vers la jeune romancière.

- En ce cas, maître, décida héroïquement Jean-Lou Fayet, je me ferai un plaisir de vous apporter moi-même ces modestes essais édités en une plaquette.

- J'y compte, insista Bertrand. Et quel est le titre de votre plaquette ?

- « *Vers pour l'Enchanteresse* », répondit la jeune romancière, prenant les devants.

- Oh ! oh ! voici un titre qui n'a rien de banal, déjà ! apprécia Bertrand, sincère.

Jean-Lou se sentait malheureux, sans pouvoir expliquer pourquoi. En tout autre lieu, - et loin de Claudie - ces encouragements affectueux l'eussent transporté. Mais ici, près d'elle, qui l'avait tant fait souffrir par son indifférence, les jours précédents, d'elle qui souffrait aussi sans qu'il pût rien, personnellement, pour la consoler, hélas ! ces compliments lui étaient cruels. Il eut cent fois préféré prendre au sérieux son rôle de guide et les mener vers le vieux moulin, sans qu'il fut en rien question

de lui, Jean-Lou Fayet, le très modeste auteur des « Vers pour l'Enchanteresse... »

Car, l'Enchanteresse, c'était Claudie !

Elle ne s'en était jamais douté, n'avait jamais deviné la place qu'elle tenait dans le petit volume, dont il avait tenu à lui faire, en premier, l'hommage. Quelle place de choix. La seule place... Le reste ne s'adressait qu'au décor habituel de leurs promenades, de leurs rêveries errantes à travers le bocage étampois. Mais elle !

Et, pourtant, elle ne s'était pas reconnue en la jeune personne de la rieuse, indifférente, ou pensive Sylvie, évoquée tout au long du volume de Jean-Lou Fayet...

Et, déjà, Jean-Lou avait souffert de cette incompréhension.

Depuis, il ne parlait jamais plus de ses vers à Claudie. Qu'il en composât, comme cela lui arrivait souvent encore, c'était possible... Mais ces vers, écrits dans la fougue de l'inspiration, durant les fraîches veillées, les nuits étoilées, ou l'aube embaumée de sa chère campagne étampoise, tandis que les coqs chantaient le réveil, — car c'était un acharné travailleur, — ces vers qui lui étaient si chers, il les enfouissait bien sagement, maintenant, ne songeant plus à en faire publier d'autres... A quoi bon, puisque Claudie ne semblait point les goûter.

Et voici qu'on mettait au jour sa vocation première !... Poète ?... Eh oui ! poète !... Il avait rêvé de n'être que cela... Mais on ne gagne pas sa vie à composer des ballades, des

sonnets ou des rondeaux. Et voici pourquoi, sagement, Jean-Lou avait prié l'une des amies de sa mère, qui avait de belles relations, de vouloir bien penser à lui, le cas échéant, pour un poste sérieux. Il entendait gagner sa vie et se marier, si Claudie vouait bien de lui, un jour.

Le petit groupe avançait lentement, tout en parlant, le long de cette charmante Promenade des Prés, qui enchante les visiteurs d'Étampes. Prenant ce prétexte, et avisant un banc, la jeune romancière s'y assit délibérément, faisant signe à son ami et à Claudie de l'imiter.

- Je réclame quelques instants de repos. Pour ma part, j'ai fait un grand tour, ce matin, à pied. Je suis allée assez loin, sur ces coteaux, où, par parenthèses, j'ai cueilli de belles mures... Mais cela m'a un peu fatiguée et je serais heureuse si, durant cette courte halte, Jean-Lou Fayet vouait bien nous réciter de ses vers...

« Allons ?... Je vous écoute.

- Madame !... supplia-t-il.

- Non, non, mon cher Fayet, pas de lâcheté ! interrompit gaiement Bertrand, heureux d'abonder dans le sens de l'Inconnue, qu'il se sentait près d'aimer pour tout de bon.

- Et... et si je ne savais pas dire les vers ? essaya timidement encore le jeune poète.

- En ce cas, dit-elle en souriant avec bonté, je les dirais moi-même... Oui, je sais assez

bien dire les vers et j'ai sur moi, dans mon grand sac, votre plaquette.

« Mais soyez raisonnable et exécutez-vous... Vos vers seront mieux dits par vous-même.

- Soit, accepta enfin Jean-Lou, tout ému, en jetant involontairement un regard à Claudie.

Elle reçut ce regard et lui répondit par un sourire, voulant lui donner du courage.

- Vas-y !...

- Eh bien ! voici :

« *Promenade*

Sous les arbres géants, arrondis en portique,
Nous cheminions tous deux... Et cet étroit

[chemin

Qui côtoyait la Juine, et sentait le jasmin,
Devinait mon amour, paré de fantastique.

La rivière était verte. Un charme monastique,
Mystérieux et pur, mais troublant, mais gamin,
Remuait nos deux coeurs. Et je prenais ta main
Tout en riant de joie, en ce temple rustique...

Ton innocent sourire Appelait un baiser.

Ton cher et doux regard savait tout iriser...

Mon Dieu, que je trouvais la vie ardente et

[belle !...

Nous étions isolés dans ce pays naïf,

Vif comme un oiselet, frais comme villanelle,
Comme si nous vivions en un temps primitif...

Des applaudissements, auxquels s'associa généreusement Claudie, - l'incompréhensive Claudie, - crépitérent. Modestement, Jean-Lou allait protester. Mais la voix de Bertrand, intéressé par ce premier sonnet, l'en empêcha.

- Bravo, Fayet ! je ne vous connaissais pas sous ce jour-là... Vous êtes en train de me révéler une nouvelle tranche de votre talent, qui m'était ignorée... que j'aurais toujours ignorée sans vous, dit-il en se tournant vers sa voisine, rayonnante d'une grande joie intérieure, sans qu'il pût en deviner le pourquoi. C'est bien, vous savez ?... C'est exquis de jeunesse, de charme, de simplicité... Il faudra continuer, hein ? Ne pas laisser se tarir la source, surtout !... Et peut-on connaître le nom de la jeune Muse qui vous a inspiré ces vers ?

Jean-Lou faillit en perdre contenance.

- Elle se révélera d'elle-même, un jour ou l'autre, à notre curiosité, coupa la romancière. Ne soyez donc pas trop exigeant, mon cher confrère. Ah ! çà ! êtes-vous écrivain-psychologue ? Ou bien journaliste ?...

- Je suis écrivain-psychologue, comme vous avez bien voulu si gracieusement, me nommer vous-même, répondit Bertrand Armentières. Et c'est justement pour cela que j'aimerais connaître le nom de l'Inspiratrice...

- Non, non. Je m'y oppose ! dit-elle ferme-

ment, en feignant de plaisanter. Il n'est point fait pour vous, ce nom... Vous le gâchiez. Que chacun se cantonne dans son inspiration, notre métier n'en sera que plus charmant et que mieux gardé !

« Jean-Lou Fayet, savez-vous que vous avez un beau talent de poète et que je me charge, moi, de vous rendre célèbre, dès mon retour à Paris ? En deux mois, les revues s'arracheront vos poèmes, mon cher.

« Vous trouverez un éditeur pour vous éditer un second volume de vers et vous demanderez une préface à notre maître Armentières, ici présent. Son nom sera votre guide.

- Le vôtre serait plus indiqué, dit galamment Bertrand.

Il cherchait à s'effacer - mais pour tenter de le connaître enfin, ce nom qu'on lui dérobaient sans cesse.

Elle le contempla sérieusement au fond des yeux.

- Mon nom n'est pas intéressant. Il est bien moins connu que le vôtre. Il ne donnerait, à Jean-Lou Fayet, aucune gloire... Qu'est-ce que le nom d'une jeune romancière, auprès de celui du célèbre écrivain-philosophe dont tous les éditeurs s'arrachent les ouvrages ? Réfléchissez... Voulez-vous couler Fayet... ou m'aider à le lancer ?

- Je vous aiderai à le lancer, soit, accepta Bertrand, entrevoyant, dans cette collaboration un espoir de revoir souvent « mon Inconnue ».

Ce sera pour lui, une sérieuse chance de succès, dit-elle, reconnaissante. Merci pour lui, mon cher confrère,... Mais, vous savez, je suis tenace ! Cette préface, il me la faut avant mon départ... Je ne partirai d'ici que nanti des derniers poèmes de Fayet et de quelques pages de votre style, les présentant... - comme vous seul savez le faire, ajouta-t-elle, spirituellement flatteuse.

- Entendu, c'est promis. Vous aurez cela dans trois jours.

- Merci pour votre parole, dit-elle en se levant, souriante.

Ils la suivirent. Jean-Lou, éperdûment reconnaissant, avait eu un regard tout heureux, que la jeune femme de lettres avait capté amicalement. Elle y avait répondu par un regard d'encouragement. Jean-Lou, rendu silencieux par son succès et cette demi-fièvre que connaissent bien les poètes qu'on vient d'exalter, marchait sans dire mot, maintenant. Et c'était Bertrand qui prenait la tête de la colonne.

Quant à Claudie, muette aussi, profondément étonnée, fort loin de se douter du talent de son camarade, elle le regardait avec des yeux nouveaux, tout en marchant... C'était donc vrai ? Jean-Lou serait un jour un vrai poète Un poète de talent ?...

Elle murmura, comme le chemin, plus étroit, unissait soudain leurs épaules.

- Mais... tu ne m'avais jamais dit ces vers-là ?

- Tu les avais lus...

- Oui, mais, tu sais, lire des vers, quand on ne sait pas bien, ce n'est pas la même chose. Tu m'en liras d'autres, dis ? Pour -moi seule ?

Il n'eut la force que de remuer la tête...

*

* *

On les attendait, au moulin.

Jean-Lou était venu, le matin-même, avec franchise et bonhomie, s'entendre avec ceux qui y travaillaient, en leur demandant la permission d'amener, dans l'après-midi, quelques visiteurs.

-Des visiteurs ?... Va bien ! Amenez... accepta le chef. Je parie que ce sont des Parisiens, hein ?

- Tout juste, reconnut Jean-Lou, en riant.

- Alors, vous pensez s'ils sont heureux de l'aubaine de trouver, à Étampes, de vraies rivières avec d'encore plus vrais moulins ! Sur la Seine - pas vrai ? - Il n'y en a pas...

- Non, pas sur la Seine, en effet, dit Jean-Lou. Mais, autrefois, la butte Montmartre était couverte de moulins à vent...

- Oui, mais des moulins à vent, que voulez-vous ? ça aura toujours l'air d'être un peu des jouets de gosse !... Tandis que ça !...

Il désignait la grande roue.

- Ca... eh bien ! *ça a de la gueule.*

Ce fut lui qui les reçut.

- Entrez, entrez... Ah ! par exemple, il faudra bien faire le tour, parce que, sans ça, par ici, ça manque d'escalier, comme qui dirait ! s'exclama-t-il avec un bon rire.

- Ne vous en faites pas, lui lança joyeusement Jean-Lou. On s'en arrangera bien, sans faire le tour.

Il sauta légèrement au haut du premier palier. De son côté, Bertrand renversait une caisse vide et l'approchait contre le mur, afin de servir d'appréciable échelon. La première, Claudie, y bondit et s'envola presque dans les bras de Jean-Lou qui la retint un moment, affectueusement contre lui, avant de la déposer sur le plancher du moulin. Puis, la jeune Mme Hautefage, plus svelte qu'on ne l'eût décidé, de prime abord, sauta sur la caisse et accepta la main que Jean-Lou tendait vers elle. Enfin, ce fut le tour de la romancière.

Aimablement, Bertrand s'avancait, offrant son poing comme appui. Elle l'effleura à peine, de l'extrémité de ses doigts effilés et bondit sur le palier, prenant, cette fois, l'aide du bras de

Jean-Lou, offert respectueusement. Bertrand et HautePAGE montèrent à leur tour.

Lorsqu'ils furent tous réunis, le chef leur fit aimablement l'historique de « son » moulin, leur contant ses succès et ses rudes travaux - ou plutôt ceux de ses différents meuniers, au cours des siècles, depuis sa construction. Car c'était, là, un vieux, très vieux moulin...

- Pour sûr que si on pouvait jeter tout d'un coup, dans la Seine, tous les sacs de farine qu'il a produits, au cours de sa vie de moulin, il y aurait ben de quoi l'ensabler ! épiloga-t-il, gaîment.

Et il les entraîna vers les meules, encore nettes et polies, bien que, depuis longtemps, elles n'eussent plus aucun grain à se mettre sous la dent.

- Les minoteries mécaniques ont tué cela, dit-il pensivement, en les désignant du geste. Aussi, pour l'instant, elles travaillent à vide...

- Mais dans quel but, alors ? s'enquit Bertrand.

- Dame ! le mouvement peut servir... Ici, nous employons cette force magnifique à bien des ouvrages. Par exemple, celui de nettoyer les sacs vides... Je vous dis ça entre bien d'autres emplois.

- Mais ces roues dentées que je vois, demanda aimablement la jeune romancière, ne sont-elles pas mues, à leur tour...

- Par la grande roue de la rivière ?... Bien sur, dit-il, en indiquant du doigt le chemin.

- Passez par là, mesdames, et vous verrez le travail. Il est beau à voir !... Méfiez-vous des marches. Il y a, par là, dans ce noir, un petit escalier...

Il tourna un commutateur et donna l'électricité. L'Inconnue et Claudie en tête, la petite troupe le précéda. Au bout d'un étroit et sombre couloir, on débouchait sur un léger pont de bois dominant la chute. Là, impressionnante, régulière, « magnifique », comme disait le chef, tout fier de « sa » grande roue, celle-ci tournait, versant l'eau. par ses immenses godets... Un spectacle étonnant, en effet, pour des Parisiens !

- Hein ? Est-ce assez... épatant ? jubilait l'homme, ne trouvant pas de meilleur qualificatif.

- Très beau, en effet, reconnut la romancière, qui se penchait imprudemment.

Il la retint par le bras.

- Méfiez-vous, ma petite dame ! C'est dangereux, cet outil-là ! Ça ne pardonne pas, vous savez... On serait broyé comme un poussin par les dents d'un ogre... Faut vous méfier ! Hein, monsieur ? Avouez que c'est autre chose, quand même, que vos moulins à vent ?

Jean-Lou sourit et dit

- C'est très différent... Je reconnais qu'ici l'eau, avec son pouvoir poétique, magnifie encore le travail des hommes. Et puis, il y a la chanson de la roue, le bruit de la chute d'eau, la vision des grands godets laissant couler le

flot de moire bleue... Et cependant, je ne les renierai pas, *mes* deux vieux moulins montmartrois, visités par hasard, lors d'une récente escapade à Paris. Je les aime, ce Radet, ce Blute-Fin, derniers survivants d'une époque où d'autres meuniers, - empruntant, ceux-là, le souffle de l'a butte - laissaient les ailes de leurs moulins chanter ce tic-tac régulier que je regrette...

- Oui. Dit comme ça, bien sûr, c'est joli, condescendit à regret le défenseur des moulins à roues.

- Le moulin d'Alphonse Daudet était un moulin à vent, renchérit la jeune femme de lettres.

- Et même celui de Rembrandt, appuya chaudement Bertrand.

- Allons, trancha le jeune Hautefage, chacun d'eux a bien son charme...

Ils revinrent dans la grande salle.

- Il faudra mettre ça en chanson, conseilla la jeune femme en, se tournant vers Jean-Lou. C'est très symphonique, un moulin... Ça chante déjà tout seul ! Il suffit de capter au vol, pour lui, quelques-unes des strophes qui murmurent dans l'invisible, et vous composerez, j'en suis certaine, un beau poème, mon cher Fayet.

Elle le traitait en cadet de talent, venu bien après elle dans la carrière, bien qu'elle n'eût, c'était certain, qu'une trentaine d'années. Mais on la devinait déjà lancée, en pleine possession de son métier. Et Jean-Lou lui était très recon-

naissant de cette attentive fraternité intellectuelle. Il devinait en elle un but, qu'il ne cherchait pas à s'expliquer, mais qui lui était favorable.

L'amitié soudaine qu'elle semblait éprouver pour Claudie le touchait et le rassurait... Il la devinait très bonne... Elle était son alliée, il en était sûr !

Ils revinrent par le chemin des écoliers, c'est-à-dire qu'ils prirent par la Promenade du Port - de l'ancien port d'Étampes - depuis longtemps disparu et comblé. Leur visite au moulin les laissait tous sous le charme... Et cependant certains fronts, déjà, se ridaient soucieusement.

Le fantôme de la guerre était aux frontières de France...

- Déjà, l'an dernier, presque à pareille époque, nous avons vécu ces jours anxieux, disait Mme Hautefage. Fasse le ciel que ce ne soit pas, cette fois-ci, plus grave.

- C'était déjà grave, corrigea doucement son mari. Mais la situation n'est plus la même. Au surplus, cette fois, cela me semble tout à fait sérieux. Qu'en dites-vous, cher monsieur ?

- Tout à fait de votre avis, répondit Bertrand, rappelé à la réalité.

Tous les fronts se firent soucieux... Eh oui ! l'instant n'était peut-être pas aussi apaisant qu'eût voulu le laisser suggérer la riante promenade au moulin, ni aussi doux que l'atmosphère de ce val sillonné de rivières.

Ce fut Bertrand, léger par esprit, qui, le premier, créa un peu de détente.

- Vous aimiez ce pays ? demanda-t-il, en s'adressant à la ronde, autour de lui. Et cependant... en est-il un, parmi vous, qui se doute que cette vallée bénie et l'ancienne vallée de Tempé, justement célébrée par Virgile et située en Grèce - exactement en Thessalie, entre l'Olympe et l'Ossa - ont quelque similitude ? Pour moi, tout au moins. Mêmes paysages riants, mêmes rivières. Il n'est pas jusqu'au deux climats qui n'aient une ressemblance...

- Vous avez visité la vallée de Tempé ? demanda l'Inconnue, avec un bon sourire.

- Oui... C'est un excellent souvenir de voyage. Ah ! quand repartirai-je de nouveau ? Quand donc le climat européen sera-t-il apaisé ?..

Partir !... Il ne songeait qu'à toujours repartir ! « Un instable, songeait-elle. Mais un instable de génie, qui va d'instinct aux coins les plus merveilleux du globe. Les pionniers, les grands explorateurs, qui ne pouvaient également tenir en place, tous ceux à qui nous devons la découverte de terres inconnues, étaient aussi de grands instables, des instables tourmentés par le désir d'avancer, de voir des pays nouveaux, de *connaître..* »

Et elle ajoutait, tristement, en regardant Claudie, pensive

« Mais alors, on demeure un isolé, on n'é-

parpille pas son âme aux quatre coins de la route, on ne prête pas son coeur, pendant un court entr'acte, quitte à le reprendre le lendemain... Lorsqu'il s'agit d'une jeune fille - et d'une jeune fille aussi fraîche, aussi simple que l'est celle-ci - d'une jeune fille aussi peu moderne, disons le mot - le joli jeu est bien coupable... J'ai peur que messire Bertrand n'ait fait bien du mal dans sa vie, sans s'en douter ! »

Mais Claudie, silencieuse, ne songeait guère en ce moment à Bertrand. Une révélation étonnante déchirait le voile de brume qui l'avait enveloppée, depuis quelques jours.

Jean-Lou... (ce Jean-Lou qu'elle s'était habituée à considérer comme son camarade d'enfance, ce Jean-Lou, qu'elle n'avait jamais pris au sérieux et dont le talent de poète était déjà, pour elle, la récente découverte de l'après-midi), Jean-Lou pouvait être mobilisé...

Jean-Lou serait, cette fois, soldat pour tout de bon !

CHAPITRE IX

SOLDAT...

Eh ! oui !... Soldat !

Claudie ne cesse d'y penser. Comme la vie est étrange ! Jean-Lou, ce... bon camarade lui semble devenir, soudain, indispensable ! ..

Un peu honteuse de ce sentiment superficiel éprouvé pour l'écrivain, sentiment qu'elle traite auourd'hui, à part soi, d'enfantillage, Claudie parait soudain découvrir l'horizon. Cet horizon - ou cet avenir - que Jean-Lou savait si bien lui dépeindre, certain jour de la mi-juillet, au bord de la Juine, et qu'elle plaçait, en son inconséquente distraction, d'ans un futur brumeux.

Claudie... Jean-Lou... Deux camarades d'enfance ! Mieux que cela, aussi ! Deux amis... Mais comment lui faire comprendre, à ce Jean-Lou, après tant de dédains, que, s'il parlait encore d'avenir... on l'écouterait, cette fois, plus sérieusement ?...

Et l'occasion se présente, comme ils se retrouvent, tous deux, aux bords de la Juine. Non pas sur le pont de pierre, aimé de Claudie - ce pont de pierre où l'on voit circuler les étranges insectes d'eau, - mais près du moulin de la Planche, à cinq kilomètres d'Étampes, où Bertrand les a tous emmenés, deux jours plus tard.

Et tandis qu'autour de la table à thé, servie dans le jardin, Bertrand, Hautefage, l'Inconnue et son amie parlent des événements et commentent les journaux de la matinée, Claudie et Jean-Lou ont été balayés par un geste amical de la jeune romancière, se posant en aînée : « Allez, la jeunesse, allez vite profiter encore de ce bel après-midi d'été ! Allez bavarder, rire, rêver ensemble... pendant qu'il en est encore temps : » Et ce souhait les a réunis, mélancoliques et renfermés, le long des bords de la Juine, coulant au creux de la vallée.

- Dis-moi, Jean-Lou...

- Claudie ?

- Quel est le poète qui a écrit ce vers

« De quoi demain sera-t-il fait ? »

Éveillé, comme toujours lorsqu'on parle poé-

sie, Jean-Lou, dont le regard a un peu brillé, répond :

- C'est Victor Hugo... Le « grand Victor », comme nous disions en classe.

- Oui, tu as raison, je me souviens...

C'est tout. Comme il est secret, en ce moment, Jean-Lou !

Secret au point de ne pas deviner l'émotion qui étreint Claudie, depuis ce matin, à l'idée que sa grande amie, à qui elle s'est confiée la veille, devait lui ménager un aparté avec Jean-Lou. Mais, à quoi bon ? s'il s'obstine à jouer les incompris ?...

Elle insiste gentiment

- Jean-Lou, dis-moi des vers... pour moi seule...

- Mais tous mes vers ont été écrits pour, toi, Claudie ! murmure-t-il, sur un ton de doux reproche.

- C'est vrai... Mais je l'ignorais, vois-tu ? Je ne l'ai vraiment compris qu'avant-hier, au moment où...

Qu'allait-elle dire ? Elle a failli ajouter : « au moment où tu as failli m'échapper... »

Du reste, insouciant ou bien préoccupé, il n'a pas demandé la fin de la phrase. L'écoute-t-il, seulement ?

- Eh bien ! Jean-Lou ? Tu ne veux donc pas me dire des vers pour moi seule... Rien que pour moi ?

Coquette, elle l'interroge, coupant sa marche

et, se plantant droite devant lui. Il a un regard de reproche.

- Claudie !

- Quoi, Claudie - ?

- C'est mal, tu sais, ce que tu fais là.

- Je ne comprends pas...

- Ou tu fais semblant... Ah ! tu es bien

femme, va !

Elle devient très rose, puis pâlit, prête à pleurer.

- Qu'est-ce qui est si mal que cela ?

- Le fait de me parler tendrement, lorsque je vais partir, après avoir repoussé mes avances, depuis deux mois. je devrais dire : depuis six mois... Mais nous serions mariés, si tu l'avais voulu !

- Nous serions mariés ? interroge Claudie, éperdue.

- Bien sur, fait-il plus doucement, devinant enfin son émoi et son remords. Mais toi, tu jouais à la petite fille qui ne comprend rien, qui est heureuse ainsi, auprès de ses vieilles poupées et de ses cerceaux brisés. La vie est pourtant plus sérieuse que cela ! Je sentais si bien, moi, que nous étions faits l'un pour l'autre, que je m'en étais ouvert très franchement à tes parents, qui m'avaient encouragé par toute leur bienveillance. Restait ton acquiescement, à toi. Je ne voulais pas qu'on t'en parle, voulant me réserver la joie de te faire comprendre, moi-même, à quel point mon amour était profond et sérieux... Mais tu ne devinais rien.. On ne

parle pas sur n'importe quel ton à une jeune fille bien élevée. Je ne pouvais donc qu'essayer de te faire deviner le sentiment que tu m'inspirais. C'était tout. Encore eut-il fallu, de ta part, un peu plus de compréhension et... moins de mutisme.

Il n'a pas osé prononcer les mots : moins de dédain. Mais il les pense. Elle les devine.

- Pardonne-moi, Jean-Lou... J'ai été bête... Si, ne proteste pas, bête à hurler... Quand je pense qu'en effet nous aurions pu être déjà mariés.. Quand je pense à tout le bonheur perdu... Jean-Lou lève un sourcil attristé.

- Perdu ?... Peut-être que non ! Mais, différé, çà, sûrement !

- Différé ?... Oh ! Jean-Lou, pourquoi ?...

Elle est prête à pleurer.

« C'est encore une enfant ! » pense Jean-Lou, attendri.

Et il la prend dans ses bras.

- Ma chère petite Claudie !... Ecoute-moi. Et comprends...

« Avant, vois-tu, nous ne savions pas ; ou plutôt, après l'alerte de septembre 1938, nous espérions tous voir le fantôme de la guerre s'évanouir. Mais il est tout près de nous, cette fois, et ce serait très mal de ma part, de profiter de ton brusque revirement pour t'engager tout à fait... La guerre peut éclater, je peux revenir blessé, estropié, aveugle. Enfin, je peux aussi ne pas revenir... Si tu avais été ma femme, je

t'aurais demandé de m'attendre avec patience et énergie. Avec courage... Mais tu n'es, hélas, pour moi, que la chère petite amie de mon enfance, ma très jeune camarade des bons jours, ma très chère petite rêveuse de la vallée de la Juine... Quoi qu'il arrive, Claudie, - et même si je devais, revenant bien portant, te retrouver mariée, - je te promets de ne jamais avoir, pour toi, que reconnaissance et amitié. Ton bonheur à toi m'est précieux... Le mien ne compte seulement pas. Ést-ce que cela compte; un jeune soldat de plus ou de moins ?

Elle a poussé ce cri

- Jean-Lou ! Tais-toi ! Tu blasphèmes. Je ne suis plus l'inconsciente, celle qui t'a fait souffrir et qui a souffert aussi, stupidement, sans savoir qu'elle t'aimait. Car je t'aime, Jean-Lou, et c'est moi qui te demande, aujourd'hui : « Jean-Lou, mon cher petit soldat de France; veux-tu de moi pour femme ? »

Très ému, il ne répond pas. Seul, son bras a tremblé, elle le sent.

- Mais si j'acceptais, dit-il enfin, très bas, ce serait malhonnête de ma part.

- Non, ce serait me prouver que tu m'aimes, tout simplement, sans histoires, sans complications. Ce serait croire courageusement que le bonheur est toujours possible et que tu reviendras, Jean-Lou, oui, que tu reviendras j'en suis certaine, vois-tu ? J'ai tant de foi et je prierai tellement Dieu de te protéger, que tu reviendras. Je vais en parler à maman, qui sera

bien heureuse dès ce soir. Mon père, aussi, va être bien content ! Il t'a en si haute estime ! et rêvait d'un gendre tel que toi. Fiançons-nous avant que tu ne reçoives l'ordre de départ, - oh ! pas de fêtes ! pas de tra-la-la ! l'époque n'est pas aux réjouissances, - et nous nous marierons à ta prochaine permission.

- Claudie !

Il a crié cela, reconnaissant, n'osant plus refuser. Et l'entourant de ses bras, très tendrement, il murmure à son oreille

- Eh bien ! J'accepte cette offre de bonheur, ô ma muse chérie !...

Et c'est un baiser de fiancés heureux qui s'échange, innocemment, sous les grands arbres, au bord de la Juine... Claudie et Jean-Lou errent rêveusement, unis à jamais par la pensée, se tenant par le bras, le long de cette verte rivière qui vit se refléter dans ses eaux leurs deux silhouettes grandissantes... Enfants, ils s'y miraient déjà, lorsqu'on leur criait : « Casse cou, les petits ! Ne tombez pas dans la Juine ! »

Et c'est l'échange des souvenirs habituels.

« Tu te souviens, lorsqu'on nous disait... ? »

Ils évoquent tout : leurs jeux, leurs promenades, leurs bonds par-dessus la vieille haie du jardin, leurs ascensions au faîte du grand mur qui l'avait remplacée... Et l'arrosoir ! le trop grand arrosoir qui épandait, si généreusement, sa pluie de gouttelettes sur les pieds du petit Jean-Lou !...

Claudie n'était, alors, qu'une bambine souriante, heureuse et barbouillée de confiture !

Mais, puisque muse il y a, la jeune muse réclame des vers de son poète, avec une si affectueuse insistance, qu'il n'y résiste pas.

- Eh bien ! Jean-Lou., ce poème !

- Voici, voici... Que les fiancées sont exigeantes !

- Que les fiancés sont donc lambins !

- C'était pour mieux rêver de vous, mademoiselle !

- Commencez tout de même, monsieur mon fiancé !

- Je commence, dit Jean-Lou. C'est un rondeau. Et, si tu l'aimes....

- Va toujours.

- Voilà.

Rondeau...

Du côté de Saclas, ou bien de Méréville,
je sais des coins exquis, si frais, si reposants,
Que l'humble citadin, en rupture de ville,
Y goûte le bonheur. Oh ! chers instants grisants.
Passés dans le vallon, vous m'êtes apaisants

Et chers !... Pas un souci, pas un songe futile...
Du côté de Saclas, ou bien de Méréville,
je sais des coins exquis, si frais, si reposants

Mon âme s'y détend... Des pensers bienfaisants
Naissent en moi... Et mon talent serait fertile,
Et je me sentirais un roi juste et plaisant,

Si celle que j'aimais était moins versatile.
Du côté de Saclas, ou bien de Méréville,
je sais des coins très chers, très frais, très re
posants..

*

* *

- Jean-Lou ! intime, au bout de quelques secondes de silence, la voix qui tremble un peu. Ainsi, tu me jugeais versatile ?

- Dame, chérie. Rends-toi compte ?...

- Mais... tu as changé d'avis ?

- Depuis une heure, cinq minutes, exactement, constate Jean-Lou, en consultant sa montre de poignet. Il est inutile de te dire, n'est-ce pas, que j'avais voulu connaître l'instant où tu me disais vouloir unir ta destinée à la mienne ?... Maintenant, viens. Il se fait tard... On nous attend. Rejoignons-les.

Ils remontent lentement, vers le quatuor, toujours assis. Chemin faisant, traversant le grand jardin du Moulin de la Planche, ce vieux mou-

lin converti en la plus plaisante des hostelleries, Jean-Lou demande, tendrement

- Pas de regret, Claudie chérie ?

- Un seul : avoir tant tardé à être heureuse.

Car je me sens, ce soir, profondément heureuse...

Et lorsqu'ayant dépassé la grand'roue du moulin qui tourne sur la petite rivière, ils arrivent enfin à la hauteur des tables et que la jeune romancière les voit surgir, les traits détendus, souriants, unis par une promesse qu'elle devine, sa main se tend, fraternelle, vers ceux qu'elle a aidés à se connaître.

- Regardez, murmure-t-elle, en les désignant discrètement. Ne dirait-on pas l'image du bonheur ? Et comment se sentir inquiets, en dépit de la gravité de l'heure, devant ces deux jeunes gens qui représentent si vaillamment le coeur même de la France ? Que de Jean-Lou, que de Claudie s'uniront ainsi, en ces tristes jours, chez nous, avant le départ du cher mobilisé ?.

Avec bienveillance, ses trois compagnons regardent venir à eux le jeune couple, qui n'a pas entendu ces paroles. Mais ils n'en rougissent pas moins, pourtant, tous deux, devant les mains accueillantes qui se tendent affectueusement vers eux, sans un mot, pour les féliciter.

Et l'on se lève, car le soir tombe...

- Bravo ! leur dit simplement la jeune romancière, en passant ses bras dans le bras de Claudie et dans celui de Jean-Lou, comme pour

mieux les unir, au départ du Moulin de la Planche.

Le retour est plus gai que l'aller. L'horizon politique reste le même. Mais il y a, cheminant sur cette route, un jeune bonheur qui donne confiance...

Aussi, quittant leurs bras, afin de les laisser bavarder à leur aise, un peu à l'écart du groupe, se rapproche-t-elle de Bertrand et de ses compagnons.

- Et maintenant que ma tâche est terminée, murmure-t-elle, satisfaite, je repars...

- Vous repartez ?

Le ton de Bertrand est plein d'un inconscient reproche. Il hâte le pas, l'entraînant, pour dépasser le ménage Hautefage.

J'espérais vous voir demeurer encore quelque temps à Étampes ? murmure-t-il, tristement.

- Je m'y suis pourtant attardée plus que je ne le devais. Je repars, maintenant, ayant joué ici le rôle...

- De fée bienfaisante et d'ange gardien, je le devine, dit-il, approbateur, en suivant des yeux le jeune couple de fiancés qui les précède sur la route.

Non, mettons : d'envoyée de la Providence. C'est déjà bien flatteur ! Oui, nous venons d'assister, sans qu'on nous l'ait dit, à d'officieuses fiançailles. Ils sont heureux, ce soir... Mais demain ? Mais après-demain ?

- Lui partira, sera mobilisé, dit Bertrand,

attristé, car, sans le savoir, il s'est attaché à son secrétaire.

- Lui partira, naturellement. Et puis...

- S'il revient, comme je l'espère, ils se marieront.

- Oui, naturellement. C'est même l'article premier du Règlement de leur bonheur. Mais il y a un article second ! la question de la situation de Jean-Lou Fayet.

- Sa situation ? s'étonne Bertrand Armen-tières. Mais elle demeure la même. Je le reprends auprès de moi.

- Vous êtes un peu trop accaparant, mon cher confrère, ceci dit sans chercher le moins du monde à vous peiner... Mais vous êtes l'artiste fantaisiste, le rêveur vagabond, le plus grand voyageur que la terre ait porté, - et vous le savez bien. Votre goût du déplacement, - je le sais par votre oeuvre ! - peut vous entraîner, au lendemain du mariage de ces enfants, à travers la Cordillère des Andes, à la recherche d'une civilisation perdue. De là, vous pouvez bondir dans les Montagnes Rocheuses et terminer cette petite excursion par le pic de Ténériffe... Je vous admire et aimerais avoir, comme vous, ce don du déplacement qui fait les grands nomades... (Mais, par parenthèses, je suis très différente, et l'Ile-de-France m'offre, déjà, toute une région à explorer... -La vallée de la Juine, que j'aime et connais depuis longtemps, me semble un vrai pa-radis-...) Non, non, mon cher confrère. Jean-

Lou mobilisé, il vous faut un autre secrétaire immédiatement. Vous ne sauriez attendre son retour. Pour moi, c'est différent.. Donc, c'est convenu, je vous « chipe » Jean-Lou Fayet. J'ai besoin d'un collaborateur capable, très intelligent, très cultivé, comme il l'est, et qui soit apte à me fournir la manne d'érudition que je n'ai pas le temps de puiser moi-même dans les bibliothèques. Il y réussira, lui, à merveille. Il sera mon collaborateur, signera avec moi et je le lancerai. De la sorte, au bout de très peu d'années, Jean-Lou Fayet aura un nom connu et volera de ses propres ailes, - ce qui est souhaitable pour le bonheur de nos tourtereaux...

- Ah ! lorsque vous vous, déguisez en Providence, ma chère amie, je vois que vous savez mener votre oeuvre à bien !

- N'est-ce pas ainsi qu'agit la vraie Providence, la Sagesse divine, dont je ne suis que l'humble et occasionnelle servante ? Faire le bien avec amour est parfait. Mais il faut aussi le faire avec intelligence et ne pas se satisfaire d'une demi-réussite. Pendant l'absence de Jean-Lou, je compte demeurer l'amie de Claudie, que je verrai souvent. Elle m'aidera aussi, en attendant son retour, et je me fais fort de la transformer rapidement en avisée petite souris de bibliothèque. Cette enfant est intelligente. Il, ne lui a manqué, jusqu'ici, que l'élan. Cette impulsion, ce goût du travail, que je possède, je les lui communiquerai... je lui apprendrai

que l'oisiveté ne mène à rien... Le rêve est bon, parfois, mais trop rêver fait vivre en marge de la vie. Or, Jean-Lou est un être équilibré et je désire lui préparer son bonheur. A son retour, Claudie, qui m'aura servi de secrétaire jusque là, pourra devenir une aide précieuse pour son mari. Et, plus tard, lorsqu'il pourra écrire des oeuvres que je devine prêtes à naître (avez-vous remarqué avec quelle érudition, quel goût de son terroir, Jean-Lou nous a présenté sa région ?) eh bien ! alors, Claudie sera sa meilleure collaboratrice. Ce sera le ménage modèle rêvé... Vous m'aidez à lancer Jean-Lou, n'est-ce pas, mon cher confrère ?

Il se tourna vers elle, très ému.

- Je vous le promets. Mais... Où vous retrouverai-je ? Comment nous reverrons-nous ?... J'ignore jusqu'à votre nom, dit-il avec un léger nuage de reproche dans le ton de sa voix.

Elle eut un léger sourire, et, levant les yeux, parut suivre du regard une nuée qui déroulait sa guirlande éphémère dans le ciel.

- Mon nom ?... Fumée !... Et qu'importe mon nom ?... Je suis la passante. Celle qui ne veut pas laisser de traces dans les paysages préférés qu'elle traverse. Que vous dirait un nom ? Vous vous souviendrez de moi, si je demeure, pour votre esprit, un souvenir sans lien. Ne cherchez pas à connaître mon nom, mon cher maître et confrère. Il pourrait vous décevoir. Peut-être, en effet, me croyez-vous plus célèbre que je ne le suis réellement ?... Par

contre, vous saurez toujours où retrouver Jean-Lou, démobilisé, puisque son adresse est ici, à Étampes, dans cette bienheureuse vallée de la Juine, que vous avez appris à connaître, cet été.

- Vallée de la Juine, murmura Bertrand, pensif, vallée de la Juine, tu m'auras donné, dans ton aimable décor, bien des leçons ! J'étais léger, irréfléchi, je jouais l'existence comme un enfant lance sa balle. Je me sens tout autre, à présent. Amie, vous aurez créé, en moi, un homme nouveau... Aussi, notre rencontre ne peut-elle s'effacer de mon esprit. Non, non, promettez-moi qu'un jour...

- Un jour ?... Là, encore, la Providence agira selon ses secrets desseins, devant lesquels nous devons toujours nous incliner. Nous reverrons-nous ? C'est probable... Où ? Nulle part et partout, partout où l'on se rencontre, lorsque l'on appartient à la même corporation. Mais, ajouta-t-elle, en le menaçant du doigt, ceci n'est pas une promesse, encore moins un rendez-vous... Dieu nous guidera l'un vers l'autre, s'il le juge nécessaire. Sinon...

Sa main fine et charmante dessina un geste fataliste, à la mode orientale.

- Sinon, adieu !

- Adieu ? se récria Bertrand, sincèrement ému. Mais non, je ne veux pas vous dire adieu. Croyez-vous donc pouvoir effacer votre souvenir de mon esprit, rien que par votre philoso

phie de l'acceptation ? Moi, je suis moins résigné que vous, et...

- Chut ! fit-elle doucement, en lui tendant la main. Demeurons, en attendant, de bons amis, voulez-vous ? Ceci, mieux que toutes les révoltes, unira nos pensées... Est-ce promis ? Et serez-vous mon collaborateur pour l'oeuvre que j'ai entreprise créer et lancer un Jean-Lou Fayet historien, érudit et poète ?

- C'est promis, murmura-t-il, dompté, en s'inclinant sur la main franche et loyale qu'elle lui tendait.

- Alors, je puis vous dire : « Au revoir ! » Le premier chapitre de cette oeuvre est terminé. Demain, je repars pour la capitale, interrompant mon voyage. Je suis une Parisienne de Paris et ne puis demeurer bien longtemps loin des quais de la Seine... J'ai du travail en retard, en attendant de faire venir Claudie auprès de moi, sitôt Jean-Lou mobilisé. Ceci, d'ailleurs, changera ses idées et lui fera prendre en patience l'attente...

- Heureux Jean-Lou ! soupira Bertrand. S'il revient...

Et il reviendra ! affirma-t-elle avec force.

- ... C'est le bonheur qui l'attend.

- Jean-Lou est un être profondément loyal, sérieux et droit, très au-dessus de son âge. Il a su rester fidèle à l'amour de son adolescence et ne jamais se décourager. Il mérite bien son bonheur...

Ils arrivaient, au tournant de la route, en cet

endroit d'où l'on découvre, déjà, le haut de la ville d'Étampes. Prenant par les Terrains cultivés. Claudie et Jean-Lou, dont on apercevait les deux silhouettes évoluant côte à côte, les précédaient de plusieurs foulées. Derrière Bertrand et la jeune romancière, le ménage Hautefage musait en bavardant.

- Voici Étampes, dit songeusement l'écrivain. *Etampes-le-Chastel*, ville historique s'il en fût, ville riche en souvenirs artistiques, avec ces trésors de pierre que représentent ses belles églises... Étampes ! Inoubliable, pour moi. C'est ici que je vous ai vue m'apparaître, pour la première fois, surgissant miraculeusement de l'intérieur herbeux du donjon, près du vieux puits, comme une apparition... Et tenez, voici cette tour de Guinette, ruine célèbre du château de jadis !... C'est au pied de l'échelle de fer que, poussé par une force irrésistible, je me suis permis de vous adresser la parole. Vous m'avez regardé, alors, avec un bel air de mépris ! Je n'oublierai jamais votre regard....

- Vous interrompiez un rêve... Je m'imaginai avoir vécu, autrefois, en cette même tour. Et la trouée de ciel bleu, posant son vélum d'azur au-dessus de nos têtes, était couleur de mes pensées, en cet instant-là.

- Pourtant, malgré ce bel azur, vous m'avez foudroyé d'un regard bien noir, je vous l'affirme.

- Est-ce possible ? demanda-t-elle, amusée.

- C'est ainsi. Une souveraine n'aurait pas

eu, pour le plus humble de ses sujets, qui se serait permis un manque de respect, plus de dignité outragée. Vous m'avez cloué sur place, avec le fer de lance de votre regard. « Holà ! manant, semblait-il exprimer, holà ! homme de peu, qu'est-ce à dire ?... »

- Telle n'a pas été ma pensée, en dépit de ce que pouvait exprimer mon regard, rectifia-t-elle. Non, vous m'amusiez, simplement. Je vous prenais pour le touriste « je me mêle de tout », qui aime partout à servir de guide... Pour moi, qui fuis ces sortes de conducteurs de troupeaux, qu'ils soient ou non officiels, je ne pouvais admettre qu'un inconnu se proposât pour me servir d'Antigone. Au surplus, j'ignorais qui vous étiez., et votre insistance, convenez-en, mon cher ami, pouvait paraître déplacée.

Bertrand eut un bien mélancolique sourire.

- J'en conviens... On a tort de se tromper. Mais vous étiez, pour moi, la vision même de la gracieuse reine Ingeburge, et...

- Croyez-vous donc qu'on parle ainsi à une reine ?

- Celle-là avait été bien malheureuse ! Une main amie lui eût été précieuse.. Vous voyant et vous assimilant à l'ombre royale qui hante cette tour, je me suis découvert soudain, pour vous que je ne connaissais pas, la... tendresse d'un page pour sa châtelaine.

« En vous voyant monter ainsi, seule, avec cette confiance, cette intrépidité, l'échelle de

fer si peu faite pour une reine, mon esprit s'était révolté ; et c'est là, je crois bien, que je me suis permis de vous adresser la parole. Or, je rêvais, pour vous, de pourpre royale, d'escaliers anciens et sculptés, recouverts de tapis de velours...

- Toutes choses, interrompit rêveusement la jeune femme, que la pauvre exilée d'Étampes n'a certes pas connues !

- Évidemment... Mais, pour moi, la châtelaine d'Étampes, c'était, vous. Et vous aviez beau avoir le pied solide et paraître ne pas redouter le vertige, je ne pouvais vous imaginer seule, ainsi, au haut de cette « tour-des larmes » qu'habitent les grands oiseaux noirs et qu'une folle végétation envahit... Je me demande encore comment j'ai pu résister à l'élan qui me poussait à voler - je ne peux dire à courir, puisqu'il s'agissait de monter en cette tour aérienne ! - vers vous, pour vous rejoindre.

- Vous y auriez, fort probablement, reçu l'affront de mon silence et de mon mépris !... Mieux vaut, pour notre amitié, que vous m'ayiez obéi et que vous soyez demeuré au bas du donjon...

La tour de Guinette semblait dominer l'horizon des collines encadrant Étampes. Pour la seconde fois, la jeune femme tendit sa main à Bertrand.

- Voici « les Libellules »... Vous êtes chez vous, mon cher maître et ami. Rentrez... Et n'essayez pas de rechercher ma trace... Qui

sait ? : Peut-être vous écrirai-je la première ?

Elle souriait avec coquetterie.

Acceptant cette promesse inattendue et s'inclinant respectueusement, pour la seconde fois, sur la main chère qu'on lui tendait, Bertrand murmura, avec un franc regard

- je saurai vous attendre... Oui, je vous attendrai, ô ma châtelaine !

FIN

Pour paraître jeudi prochain sous le no 704 de la Collection "Fuma"

L'ENLÈVEMENT D'YVONNE

par MARCEL IDIERS

CHAPITRE PREMIER

Je suis blonde et j'ai vingt ans, beaucoup s'en contenteraient, mais il paraît que cela ne suffit pas ; il faut aussi que je me marie ; ainsi en ont décidé les gens bien intentionnés qui se sont mis en tête de faire mon bonheur.

J'aime mieux le dire tout de suite, mon père est fastueusement riche ; les mauvaises langues vous diront, bien entendu, :que c'est un nouveau riche, on sait qu'il est convenu d'appeler comme ça les gens dont la fortune a été à la fois soudaine et suffisamment importante pour leur mériter la jalousie de leurs concitoyens. En ce qui concerne mon excellent père, je puis assurer que si sa fortune a été, en effet, extrêmement rapide, il ne peut en aucune façon en être tenu pour responsable ; c'est le hasard qui a tout fait. Mon Dieu ! l'histoire est simplette ; c'est, au surplus, le secret de polichinelle, et je ne vois pas pourquoi je la cacherais. Cela se passait en rgrS, mon père venait d'être démobilisé et l'atelier de brochage où il travaillait ayant fermé -ses-portes - le papier coûtait un prix fou à cette époque - il avait réuni ses quatre sous pour se mettre à fabriquer du savon.

(A suivre).

2449. Imp. La Semeuse. Etampes (S.-et-O.) France. 1941